SIXIÈME ANNÉE. — N° 136 — 1er SEPTEMBRE 1902 — LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

# L'ECHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

## Mlle VIRGINIE LOUVET

### *Une lettre du docteur Saint-Cène*

A propos de l'article paru dans le dernier numéro de l'*Echo du Merveilleux*, sous ce titre : « Une belle cure de Mlle Virginie Louvet », le docteur Saint-Cène me fait l'honneur de m'adresser la lettre suivante :

19 août 1902.

MONSIEUR,

Une de mes clientes, abonnée de votre journal, l'*Echo du Merveilleux*, me montre triomphalement un article de vous, dans le dernier numéro, sur une « Belle cure de Mlle V. Louvet ».

En vérité, Monsieur, faut-il qu'un homme d'esprit accepte aussi simplement, comme mystérieux, des faits d'action aussi facilement explicable que celui que vous rapportez?

Il ne faut pas être grand clerc pour expliquer ici le cas du malade en question.

De cancer, diagnostic accepté au hasard, il n'y a nullement trace. Il s'agit très évidemment d'un prostatique arrivé, comme cela est fréquent, à un degré extrême de cachexie par suite de l'impossibilité où il était, faute de soins, de vider sa vessie.

Ce malade a fait, ce qui n'est pas rare, un abcès dans sa prostate, lequel abcès s'étant évacué spontanément a laissé la prostate très diminuée, d'où par suite, progressivement, suppression des troubles dus à l'augmentation de volume de sa prostate.

En un mot, chose qui n'est pas très rare, l'abcès prostatique a réalisé une sorte de prostatectomie, dont le malade en question a tiré le plus grand bénéfice.

Les passes de Mlle Louvet ont coïncidé avec cette amélioration très naturelle : qu'un esprit simple se hâte de conclure de cause à effet, rien que de plus habituel, mais, vous, Monsieur, dont le sens critique devrait être aiguisé par les polémiques, comment pouvez-vous accepter si bénévolement, des faits de guérison, dont, j'en suis convaincu, aucun ne résisterait à l'analyse ?

En bonne logique, le miracle n'est compréhensible que d'une seule façon : il faudrait, pour en démontrer l'existence, qu'indistinctement tout malade pût être à coup sûr et certainement guéri.

Mais d'ici là!...

Veuillez, je vous prie, Monsieur, agréer mes civilités bien empressées.

Dr SAINT-CÈNE.
5, rue de Moscou.

Je ferai tout d'abord une remarque, c'est que le docteur Saint-Cène, qui me reproche si vivement de manquer de sens critique et d'esprit scientifique, ne doit pas en posséder beaucoup plus que moi, puisqu'avant de discuter le cas qui l'intéresse si fort, il n'a pas pris la peine de l'aller observer *de visu*.

Je n'objecte d'ailleurs rien aux explications que contient sa lettre. J'admets que le docteur Saint-Cène possède le don évidemment très rare de faire des diagnostics à distance. J'admets que les choses se sont passées exactement comme il le dit et que la guérison de M. Lussan n'est due qu'à une coïncidence.

Et puis après? Qu'est-ce que cela prouve ?

Cela prouve que certains médecins sont de braves gens qui ont de la guigne, tandis que Mlle Virginie Louvet est une brave femme qui a de la veine.

Il arrive, en effet, à chaque instant, que des malades, abandonnés par les médecins, s'adressent à elle, et qu'ils se trouvent soulagés et même guéris,

dès qu'ils ont commencé de suivre ses conseils.

Coïncidences ! répétera le docteur Saint Cène. Moi, je veux bien.

Vous avouerez tout de même qu'il est vraiment malheureux pour les thérapeutes que ces améliorations et ces guérisons se produisent juste au moment où ils ont cessé leur intervention.

Pour ce qui est du cas de M. Lussan, nous aurions pu ajouter que non seulement il fut guéri dans les conditions que nous avons indiquées, mais qu'il perdit une grande partie de son obésité. Son poids diminua de 12 kilogs et son tour de ceinture de 14 centimètres.

C'est encore une de ces coïncidences heureuses, dues aux pratiques de Mlle Louvet, que je signale aux personnes grasses !

Ceci dit, puisque le docteur Saint-Cène s'étonne, si courtoisement, d'ailleurs, de ma simplicité, je m'étonnerai un peu, à mon tour, de sa candeur.

« En bonne logique, s'écrie-t-il, le miracle n'est compréhensible que d'une seule façon : il faudrait, pour en démontrer l'existence, qu'indistinctement tout malade pût être à coup sûr et certainement guéri. Mais d'ici là ! »

Cette phrase prouve, docteur, que si vous êtes très fort en médecine, vous ne l'êtes pas du tout en mystique. Vous donnez là une définition du miracle qui fera sourire les théologiens et même les gens de simple bon sens.

Le miracle est un phénomène toujours exceptionnel. Il n'est pas la règle, comme vous semblez le penser.

C'est la Science, ce n'est pas la Foi, qui affirme que les mêmes causes, dans les mêmes conditions, doivent produire les mêmes effets.

Et, pour reprendre, à peu de chose près, vos expressions, je pourrai vous dire : « En bonne logique, la science médicale ne sera vraiment une science que lorsqu'il sera démontré qu'indistinctement tout malade, atteint de la même affection, peut être à coup sûr et certainement guéri. Mais d'ici là ! »

La conclusion de tout cela ? Je n'en vois qu'une.

C'est que les savants ont bien tort de se moquer des empiriques, car rien ne prouve que la science des premiers soit vraiment supérieure à l'expérience des seconds.

La vérité vraie, c'est que nous ne savons rien.

Je soupçonne le docteur Saint-Cène d'être jeune. Un vieux praticien n'aurait pas écrit la lettre qu'il m'a adressée.

Les vieux praticiens n'ont qu'une médiocre confiance dans leur science. Ils reportent, suivant leur conviction philosophique, à la chance, à la nature, ou à Dieu, pour la plus grande part, les guérisons qu'ils obtiennent.

Ils n'oublient point la belle parole d'Ambroise Paré : « Je le pansai, Dieu le guarit ! »

Et, du moment que c'est Dieu qui guérit, docteur...

GASTON MERY

## REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *Légendes bretonnes* : *La mystique des menhirs.*

Cette belle résistance des Bretons, et qu'ils auraient voulue plus belle encore, contre les décrets de M. Combes, a stupéfait les sceptiques. Ils n'en reviennent pas qu'un peuple soit prêt encore (en ce siècle de lumières et d'esprit pratique !) à mourir pour sa foi. Après César, après Bonaparte, l'ex-abbé Combes a entrevu, non sans effroi, la face éternelle d'Armor, granitique comme sa terre. « A cette race mieux qu'à aucune autre, dit M. Hersart de la Villemarqué, convient la fable des cailloux de Deucalion et de Pyrrha : elle est dure comme le caillou, comme lui elle cache dans ses veines un feu qui pétille dès qu'on la frappe, et elle a tout l'air de lui devoir son nom.

« Tenace à la fois et ardente, c'est au service des idées religieuses qu'elle a mis de préférence les qualités par lesquelles elle témoigne de son origine. »

La foi et la légende se partagent l'âme bretonne. L'arbre de la croix est si bien planté dans ce sol qu'il a poussé plus d'une branche gourmande, sans cesse retranchées, renaissant sans cesse : *Admodum dediti religionibus*, disait déjà César de ces Venètes dont il admirait l'indomptable courage.

Ces vastes plaines blanches, ces dunes arides que l'on rencontre de Saint-Nazaire au Croisic, étaient couvertes par l'Océan et le pays faisait partie de l'archipel des Venètes. La dune qui porte le village de Bourg de Batz était l'île célèbre où les danses nocturnes des prêtresses épouvantaient au loin les navigateurs. Les rondes des femmes autour de ces feux de Saint-Jean bretons, dont le pinceau de Cottet a fixé les dernières flammes, commémorent ces danses de prêtresses celtiques.

Il n'y a pas de plus belles légendes, plus touchantes, plus tragiques, plus chargées de signification mysté-

rieuse et plongeant plus profondément leurs racines dans le passé que les légendes de la terre des dolmens. Et d'abord, ces dolmens eux mêmes, d'où viennent-ils? Quand on pense que ces pierres énormes ne sont pas extraites du sol sur lequel elles reposent, et qu'elles ont dû être amenées là par mer, on se demande quels bras puissants ont transporté et taillé ces blocs gigantesques.

Dans la légende, ils sont le témoignage du châtiment qui frappa sur le sol breton les premiers persécuteurs de la foi chrétienne. Le premier païen converti à la religion du Christ fut un homme de Césarée, nommé Corneille, et qui était capitaine dans la Légion romaine. Il était bon et très aumônier. Un ange l'avertit un jour de faire chercher à Toppé, dans la maison d'un tanneur, près de la mer, Simon surnommé Pierre et de recevoir son enseignement. Pierre l'instruisit et le baptisa. On ne sait rien de précis sur sa vie ; selon les uns, il fut évêque ; selon d'autres, martyr. L'Eglise honore sa mémoire le 2 février.

Selon la légende bretonne, sa légion vint en Armorique, et ses soldats, ayant découvert qu'il s'était fait chrétien, le voulurent tuer. Il s'enfuit vers la mer. Mais arrivé à Karnac, à l'endroit même où s'élève l'église placée sous son invocation, voyant qu'il allait être saisi, Corneille fit une prière et d'énormes pierres, tombant du ciel, écrasèrent aussitôt les soldats romains.

La mystique des menhirs est peut être plus merveilleuse encore et plus difficile à accepter par un esprit moderne, c'est-à-dire tout ratatiné et tout obscurci de positivisme. D'où viennent-ils? disions-nous tout à l'heure. Quelques-uns des immenses monolithes de Carnac et de West-hoad-ley atteignent une hauteur de quarante pieds et sont estimés peser plus de 500.000 kilogrammes. Que penser des « sauvages » primitifs qui ont su transporter d'une distance immense ces blocs monstrueux? L'origine étrangère et même africaine des menhirs d'Irlande a été reconnue par les géologues anglais (1).

« Chaque pierre, dit la *Revue archéologique* de 1850, p. 473, est un bloc qui fatiguerait de son poids nos plus puissantes machines. Ce sont, en un mot, par tout le globe, des masses devant lesquelles le mot matériaux reste inapplicable, à la vue desquelles l'imagination est déconcertée, et qu'il a fallu qualifier d'un nom colossal comme la chose elle-même. En outre, ces immenses pierres branlantes, quelquefois appelées *routers*, placées debout sur une de leurs parties comme sur une pointe, et dont l'équilibre est si parfait qu'il suffit de les toucher pour les mettre en mouvement... décèlent les connaissances les plus positives en statique. Contrebalancement réciproque, surfaces tour à tour planes, convexes et concaves... tout cela se rattache aux monuments cyclopéens dont on pouvait dire avec raison, suivant de la Vega, que les démons y ont plus travaillé que les hommes. »

*Router* signifie en anglais « mettre en fuite ». On appelait ainsi les pierres branlantes pierres fuyantes, et « pierres folles » quand elles prophétisaient. Les Irlandais, comme tous les peuples du Nord, ont réglé longtemps le choix de leurs souverains sur les mouvements de ces pierres, qui prenaient alors le nom de pierres de destinée. C'est sur un monument de cette espèce que Vormins et Olaüs Magnus font élire les rois de la Scandinavie : « Sur ces immenses rochers, dit ce dernier, élevés par les forces colossales des géants. » C'est évidemment l'Otizoë persane dont Pline nous dit : « Dans les Indes et en Perse, c'était elle que les mages étaient forcés de consulter pour l'élection de leurs souverains », et encore ce rocher qu'il nous montre dominant la ville d'Harpasa, en Asie, placé dans de telles conditions d'équilibre « qu'un doigt suffit à le remuer, tandis que, si l'on veut y employer toute sa force, il résiste. »

Pline parle encore d'une pierre énorme que les Argonautes avaient laissée à Cyrique et que les Cyriciens avaient placée dans leur Prytanée, « d'où elle *s'était enfuie* plusieurs fois, ce qui leur fit prendre le parti de la plomber ». Voilà qui est bien extraordinaire.

Mais Giraldus Cambrensis parle aussi d'une pierre de l'île de Mona qui *revenait* à sa place quelqu'effort que l'on fît pour la retenir. A l'époque de la conquête de l'Irlande par Henri II, un certain comte Hugo Castrensis, voulant se convaincre de la vérité du fait, la lia à une autre pierre beaucoup plus grosse et la jeta dans la mer. Le lendemain, elle occupait sa place accoutumée.

Puisqu'on rencontre sur toute la surface de la terre de ces monolithes monstrueux qui viennent de très loin, déclarent les géologues, et puisque les peuples primitifs étaient manifestement incapables d'amener de très loin de pareilles masses, il faut bien ou qu'elles y soient venues d'elles-mêmes, ou qu'un pouvoir autre qu'humain les y ait placées. Bien que nous nous soyons un peu écarté des légendes bretonnes, en suivant ces pierres énigmatiques, on nous permettra dans un prochain article d'étudier cette curieuse alternative.

George Malet.

(1) La tradition irlandaise attribue leur apport à un sorcier africain.

# SUR LA SIGNIFICATION des thèmes de nativité

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire les deux livres de M. Flambart, *l'Influence astrale* et le *Langage astral*, dont vous avez récemment publié la préface, et je serais heureux si vous vouliez bien accueillir dans l'*Echo du Merveilleux* les quelques réflexions suivantes qui sont relatives tant à ces publications qu'au problème astrologique en général.

Je tiens à dire, tout d'abord, que ces deux opuscules m'ont paru très intéressants. Ils compteront parmi les rares écrits relatifs à l'astrologie dans lesquels la portée réelle, ou peut-être réelle, de cette science, n'est pas ensevelie sous un monticule d'absurdités et d'inepties.

Il est regrettable cependant qu'on y trouve encore autant ces appels au méli-mélo des forces et des vibrations connues ou inconnues, ces phrases mystérieuses, recouvrant des conceptions non moins mystérieuses, qui forment le fond habituel de la littérature occulte.

Il semble aussi que certaines bizarreries de la tradition ont été trop facilement acceptées comme valables, et on croira avec difficulté qu'elles aient pu être sérieusement vérifiées par l'expérience

Cependant ces restrictions ne doivent pas faire oublier qu'il y a dans ces mémoires une partie sérieuse ; que l'auteur a fait un travail considérable en réunissant, en calculant et en construisant près de quinze cents thèmes de nativité ; et que ce travail l'a conduit à la découverte de plusieurs lois intéressantes.

La première est la loi de l'atavisme astral, d'après laquelle les enfants possèdent des ciels de nativité analogues à ceux de leurs parents.

La deuxième est la loi des ascendants concentrés en triplicité d'air chez les personnes qui se sont distinguées par le développement de leur intelligence.

La troisième loi, relative à l'accord parfait astral qui correspondrait au triangle équilatéral et qui se rencontrerait chez toutes les personnalités remarquables, serait également intéressante, mais je la crois plus aléatoire et moins bien établie que les précédentes. Il semble probable qu'avec un aussi grand nombre d'astres, auxquels viennent se joindre l'ascendant et le milieu du ciel qui sont supposés jouer un rôle d'une importance analogue, on doit arriver à obtenir très fréquemment des triangles équilatéraux, et cela dans le cas d'individus quelconques ; étant donné surtout qu'on laisse une latitude de huit ou dix degrés dans la position des astres et dans la rigueur du triangle. Il faudrait, pour que l'on puisse considérer la proposition comme établie et caractéristique, avoir le contrôle opposé et montrer que chez les personnes inintelligentes ou ordinaires, cet aspect se présente rarement

Ces réflexions s'appliquent uniquement aux deux publications précédentes ; je voudrais actuellement présenter quelques critiques plus générales à la manière de voir habituellement adoptée par les astrologues, et également par M. Flambart, relativement à la signification des thèmes de nativité.

II

On sait comment se passe le problème et quelle explication l'astrologie en donne : au moment précis de la naissance d'un enfant, les astres occupent dans le ciel certaines positions et exercent sur l'enfant, par eux-mêmes et par leurs situations, une influence particulière.

Cette influence agit sur sa nature en la modifiant, en la dotant de certaines facultés ; elle agit directement ou indirectement sur sa vie entière en lui imprimant une certaine direction, une certaine modalité ; si l'on étudie le cours de cette vie on y remarque des aventures ou des péripéties qui dérivent de la disposition astrale qui existait au moment de la naissance. Par suite cette disposition peut servir à prévoir les diverses particularités que présentera la vie de cet enfant ainsi que ses principales facultés.

Telle est, je crois, assez exactement la manière de voir habituellement adoptée ; c'est cette proposition fondamentale que je voudrais discuter. Je dirai de suite qu'elle me paraît absolument inadmissible telle quelle.

Elle a d'ailleurs, depuis un temps immémorial, soulevé des objections tellement graves qu'on n'y a jamais répondu que par des arguments sans aucune valeur et qui laissent les objections intactes.

La vérité, c'est qu'on ne peut rien répondre, parce que le point de vue auquel on se place est faux. Si on l'examine un peu attentivement, on s'aperçoit vite que la proposition astrologique ci-dessus n'est pas simple. Il y a dedans plusieurs propositions différentes ; au moins deux principales et qu'il convient de distinguer.

Il y a d'abord une question de fait, et par conséquent qu'il n'y a qu'à vérifier expérimentalement : à savoir si l'on trouve une relation entre les facultés d'une personne ou les péripéties de son existence et les dispositions astrales de sa nativité. Il y aurait même encore là deux cas à distinguer, mais cela n'importe pas pour notre raisonnement actuel.

M. Flambart déclare avoir vérifié l'exactitude de ce fait par l'examen des thèmes de nativité d'un grand nombre de personnes célèbres. Je l'admettrai donc comme tel, du moins provisoirement, pour avoir un point de départ et une base de discussion.

Cependant je dois lui faire remarquer que son affirmation ne suffit pas. Je suis loin de douter de sa bonne foi, mais y croire n'est pas un procédé scientifique : en science la bonne foi ne compte pas et ne prouve rien, car on peut s'illusionner, surtout sur un sujet aussi complexe et délicat que celui-ci.

Quand un savant avance une proposition, il ne se borne pas à une affirmation vague, il fournit en même temps ses nombres, ses données expérimentales, de manière à ce qu'on puisse vérifier directement l'exactitude du fait annoncé et le degré de précision qu'il comporte.

Il est donc éminemment à désirer que M. Flambart, qui a construit et calculé de nombreux thèmes de nativité, les publie, avec la date précise et l'heure de la naissance quand elle est connue. Ils formeront un recueil de constantes astrologiques sur lesquelles on pourra raisonner et auxquelles on pourra se rapporter, comme on le fait en physique et en chimie, grâce aux nombreux tableaux de constantes numériques que l'on possède.

Tant que cela ne sera pas réalisé, on ne pourra admettre le fait fondamental de l'astrologie que sous bénéfice d'inventaire, en attendant la publication de preuves vérifiables. Toutes les sciences expérimentales ont été construites ainsi, et la science astrologique, comme les autres, ne pourra être admise que quand on aura publié les exemples nombreux et précis sur lesquelles on entreprend de la baser.

Indépendamment de ce premier point de fait, dont nous admettrons provisoirement la réalité, il y a dans la proposition astrologique citée plus haut un autre point, qui est complètement différent et qui me paraît tout à fait inadmissible.

Ce deuxième point ou cette deuxième partie de la proposition, c'est l'appréciation d'après laquelle les astres influent sur l'organisme de l'enfant au moment précis de la naissance, et seulement à ce moment-là, de manière à modifier sa nature, à lui communiquer certaines facultés qu'il gardera pendant toute sa vie, et à imprimer à cette vie une certaine direction particulière.

Ceci n'est plus un fait, c'est simplement une hypothèse destinée à expliquer le fait fondamental ci-dessus mentionné ; il convient de l'en distinguer essentiellement, car il est possible que le fait lui-même soit exact et réel, tandis qu'on peut affirmer que cette hypothèse est fausse. Elle est contraire à la raison, à la logique, et à la manière d'être de tous les phénomènes de la nature, qui sont tous continus.

On a depuis longtemps combattu cette hypothèse par plusieurs objections, dont deux principales. La première, qui est également opposée, en partie, au fait même des relations de nativité, mais qui est surtout contraire à l'hypothèse précédente, est celle-ci : si les astres exercent sur un enfant naissant une influence qui lui communique certaines facultés et qui le prédispose à certaines aventures, tous les enfants nés au même moment, ou à des moments rapprochés, devraient être doués des mêmes facultés et devraient présenter dans leurs vies des péripéties analogues. Or, il est manifeste que ce n'est pas vrai ; donc le principe est faux.

M. Flambart essaye de s'en tirer en disant que les astres n'agissent pas seuls, que les propriétés des enfants dépendent de causes multiples. D'accord. Mais par ce raisonnement il est conduit à la négation même de ce qu'il veut démontrer, car il reconnaît que les enfants peuvent être différents avec des thèmes de nativité identiques. Alors que devient la proposition astrologique ci-dessus ? Il calcule habituellement les facultés et les péripéties vitales en se basant uniquement sur les dispositions astrales ; s'il avoue que dans le cas de plusieurs enfants nés à peu près au même moment, ce calcul ne suffit pas pour les caractériser, il est non moins insuffisant dans le cas général d'un individu quelconque.

La deuxième objection, qui est encore plus grave que la première, c'est qu'il est tout à fait inadmissible que les astres agissent au moment précis de la naissance pour modifier l'organisme, lui communiquer certaines facultés, et agissent à ce moment-là seulement.

Cette hypothèse est invraisemblable. Il est impossible d'admettre que si les astres agissent au moment de la naissance, ils n'agissent pas également une heure après, six heures après, un jour après ou un mois après.

L'organisme d'un enfant qui vient de naître ne diffère pas sensiblement de ce qu'il est une heure après, ni un jour après. Si les astres sont capables d'agir au moment de la naissance, ils continuent certainement à en être capables pendant un temps beaucoup plus long et indéterminé, car tous les phénomènes de la nature sont continus. Or, c'est le renversement complet de l'hypothèse astrologique.

On n'a jamais rien répondu à cette objection, ni aux objections analogues, parce qu'on ne peut rien y répondre. On a dit quelquefois que c'était là un fait,

et qu'on devait l'admettre comme tel. Mais c'est absolument faux ; ce n'est point du tout un fait : c'est une simple explication hypothétique. Le fait, c'est qu'il paraît exister (du moins nous l'avons admis provisoirement) une relation entre les dispositions astrales à l'époque de la naissance et les facultés d'une personne, ainsi qu'avec les péripéties de son existence. Mais supposer que ce sont les astres qui déterminent ces facultés et ces péripéties par leur action au moment de la naissance, ceci est simplement une hypothèse, et cette hypothèse, comme nous le disions plus haut, est contraire à la raison, à la logique, à toutes les lois scientifiques et à tous les phénomènes naturels actuellement connus.

III

On peut adopter pour expliquer le fait fondamental, supposé exact, des thèmes de nativité, une explication toute différente, qui donne une importance prépondérante à la nature propre de l'enfant, et qui fait rentrer l'action des astres dans un procédé plus simple et plus rationnel.

On a pu voir précédemment, dans les articles que nous avons publiés ici-même (1) sur les cycles astraux et sur leurs relations avec les phénomènes historiques, que, pour employer la tournure de phrase célèbre due à Newton, tout se passe comme si les astres créaient, par leurs situations dans le ciel à un moment donné, un milieu ou une disposition favorable à telle ou telle action, à telle ou telle nature.

On est par suite conduit à admettre qu'au moment de la naissance d'un enfant, la disposition astrale est telle qu'elle favorise cette naissance. Le fait fondamental de l'astrologie signifierait alors que les astres favorisent la naissance d'un enfant lorsque leur influence est en accord avec la nature de cet enfant.

Ou, si l'on veut retourner la proposition, on est conduit à admettre qu'un enfant vient au monde au moment où les dispositions astrales favorisent sa naissance ; ce qui aurait lieu, en général, lorsque l'influence des astres serait en accord avec la nature propre de l'enfant (2).

On voit qu'il y a une différence nette entre cette manière de voir et celle indiquée plus haut. Ici il y a deux causes différentes qui entrent en ligne de compte, d'une part la nature de l'enfant, et d'autre part les dispositions astrales qui agissent concurremment ou non. Il en résulte des conséquences qui ne sont plus exactement les mêmes qu'avec l'hypothèse habituelle.

On voit aussi que l'action des astres dans la nouvelle interprétation est plus simple et plus naturelle que dans l'ancienne. Ils n'exercent plus ici d'action modificatrice sur l'enfant, et cela pour la vie, ils se bornent à être une des causes déterminantes de la naissance.

Etudions les divers genres d'influence astrale que l'on peut concevoir, et cherchons à les classer d'après leur plus ou moins grande complexité ou probabilité.

On peut concevoir tout d'abord une influence du premier degré, c'est-à-dire la plus simple, en supposant que les astres créent un milieu ou une tendance favorable à telle ou telle action, à telle ou telle nature.

Cela paraît être la plus simple parmi toutes les actions possibles ; c'est celle dont nous avons démontré la réalité par l'étude des cycles astraux et par leurs applications historiques. C'est encore cette influence du premier degré qui agirait ici dans la nouvelle explication que nous proposons pour les thèmes de nativité.

On peut concevoir ensuite une influence du deuxième degré en supposant que les astres sont capables d'agir sur une personne pour modifier sa nature, cela à un moment quelconque.

Cette action est évidemment plus élevée que la première. Actuellement, je ne crois pas qu'on possède aucune preuve de son existence. Je ne veux pas la nier cependant ; il est possible qu'elle existe, surtout comme exerçant à chaque instant et d'une façon continue de très petites modifications. Seulement, je ne connais aucun fait démonstratif en sa faveur.

Enfin, si l'on admettait l'explication astrologique habituelle des thèmes de nativité, il faudrait admettre une influence du troisième degré (qui serait même d'un degré bien plus élevé) qui consisterait en ce que les astres agiraient au moment précis de la naissance, et seulement à ce moment là, pour exercer une action modifiante sur l'organisme de l'enfant, action dont dépendraient toutes ses facultés et dont l'influence continuerait à se faire sentir pendant toute sa vie.

Ce cas est évidemment bien plus complexe et plus invraisemblable que les précédents. Comparé à ceux-ci, qui sont déjà suffisamment étonnants, il serait lui-même tout à fait extraordinaire. Son coefficient de probabilité est donc infiniment petit.

(1) Voir *L'Echo du Merveilleux* en avril, mai, juin et juillet 1902.

(2) M. Flambart a lui-même fait une remarque analogue et très juste quand il dit que l'atavisme astral montre qu'on ne naît pas à n'importe quel moment. En plusieurs endroits d'ailleurs, cet auteur a touché à l'explication véritable ; je suis étonné qu'il ne soit pas arrivé à la formuler et à l'adopter en abandonnant l'hypothèse de l'action modifiante des astres à l'instant de la naissance.

On doit toujours chercher à expliquer les phénomènes par les causes les plus simples, jusqu'à preuve de l'impossibilité. Or, la cause la plus simple ici est l'influence du premier degré, laquelle conduit à la nouvelle interprétation que nous avons exposée tout à l'heure.

Il existe d'ailleurs une démonstration expérimentale de cette manière de voir : c'est la loi de l'atavisme astral, d'après laquelle les enfants ont des ciels de nativité analogues à ceux de leurs parents.

Dans l'ancienne hypothèse, cette loi ne présente aucune signification, elle n'est aucunement nécessaire et ne se rattache à rien. Elle tombe on ne sait d'où.

Au contraire, dans la nouvelle hypothèse, elle est absolument nécessaire : elle représente la traduction astrale de l'hérédité naturelle. D'après celle-ci, un enfant possède une nature dérivant essentiellement de celle de ses parents ; il doit donc présenter un ciel de nativité analogue aux ciels de nativité de ceux-ci. C'est justement la loi de l'atavisme astral.

Il ne s'agit pas de savoir quelle est la plus séduisante des hypothèses, il s'agit de chercher et d'adopter celle qui est la plus vraie.

Certes, c'était une conception charmante que celle des fées qui d'un coup de baguette, à la naissance d'un enfant, le dotaient de diverses qualités ; mais ce genre de conceptions est malheureusement incompatible avec les rigueurs de la science moderne.

NÉBO.

# L'Astrologie et les Catastrophes

L'objection des « catastrophes » dirigée par quelques-uns contre l'astrologie, n'est pas plus sérieuse que toutes les autres.

Sans faire appel à la pratique de l'astrologie, on pourrait fort bien répondre que certains événements exceptionnels peuvent avoir d'autres origines naturelles que les influences normales des astres, — aucun astrologue véritable n'ayant jamais admis l'hypothèse chimérique de la fatalité absolue. Mais celui qui part de l'expérience a d'autres réponses à faire : l'analyse de nombreux cas d'accidents ne nous a jamais fait tomber encore sur une invraisemblance complète ; autrement dit l'accident coïncidait toujours pour la victime avec l'une des phases critiques, comme il en existe rarement plus de cinq ou six dans une existence humaine.

Il a été exposé dans « *Langage astral* » le moyen de calculer ces périodes fatales plus ou moins étendues, admises en principe par tous les astrologues. Nous citerons, à ce sujet, l'intéressant recueil de Luc Gauric, savant évêque italien du XVIe siècle, qui donne les figures de nativité d'un grand nombre de gens prédisposés à une mort violente, arrivée, comme l'auteur le prouve, sous un ensemble de positions planétaires pouvant être repérées d'avance.

Avant de s'aventurer dans les prédictions astrologiques, il est, d'ailleurs, sage d'étudier toutes leurs bases expérimentales avec exemples à l'appui, jamais trop nombreux.

Montrer des correspondances et en dégager les lois principales nous semble déjà un grand pas de fait, sans empêcher personne de faire mieux.

Au reste, les prédictions n'ont jamais servi à prouver les vérités astrologiques en face des négateurs ; l'astrologue le plus savant n'étant pas infaillible se heurte toujours devant eux à l'une des deux réponses : « Je m'en doutais », s'il se trompe, ou bien « C'est le hasard », s'il tombe juste.

D'autre part, les connaissances astrologiques n'ayant pas toujours été le seul appui des prophéties, il reste toujours des doutes, sinon sur l'authenticité des prédictions, du moins sur leur origine véritable.

Aussi, tout compte fait, nous semble-t-il plus scientifique d'exposer des exemples probants sur lesquels chacun peut librement répéter les calculs vérificateurs et exercer son jugement.

Au sujet des catastrophes ou accidents isolés, les données positives qu'une longue expérience enseigne sont les suivantes, en faisant la part des incertitudes fréquentes relatives aux données de nativité : Dans la plupart des cas, sinon dans tous, les horoscopes des victimes marquent une réceptivité nettement inquiétante pour l'influence astrale du moment. Sans pouvoir nous étendre ici sur la façon de le constater, notons que cette réceptivité peut varier à l'infini en forme et en gravité vis-à-vis d'un même ensemble de dissonnances planétaires. J'ignore si les trente mille horoscopes des sinistrés de la Martinique en étaient marqués tous comme les deux que nous avons pu étudier (M. Mouttet et Mme Ricci). *A priori*, il serait aussi téméraire de le prétendre que de le nier. Puisque l'expérience montre que l'homme ne naît pas à n'importe quel moment, mais sous un ciel plus ou moins conforme à celui de ses parents, les horoscopes de toute une population peuvent présenter certaines réceptivités communes, de même que les types de physionomie ou de caractère, certains traits semblables. Ceci pourrait expliquer la nature collective de quelques influences.

Chacun est libre de ses opinions, mais jusqu'à

preuve du contraire, et en nous basant rigoureusement sur l'analyse de plusieurs centaines de thèmes analysés, nous sommes portés à croire que la plupart des victimes de la Martinique, sinon toutes, traversaient une période critique.

Il est également probable que bien des milliers d'horoscopes, autres que ceux des sinistrés, marquaient pour l'époque de mauvais passages franchis autrement ou n'ayant amené rien du tout de saillant chez ceux qui avaient à les traverser.

La plupart des objections contre l'astrologie, sinon toutes, résident dans l'ignorance qu'on a de sa définition et de ses procédés.

Dans le cas de sinistrés, comme celui de Saint-Pierre, une sélection plus ou moins inconsciente peut fort bien s'opérer chez les hommes à l'approche du danger, si l'on songe que certains animaux en sont parfois instinctivement avertis. On pourrait en dire autant des catastrophes attribuées à la maladresse ou à la malveillance.

L'aimantation naturelle de notre organisme par rapport aux influences sidérales, terrestres, télépathiques, etc., aboutit peut-être à des phénomènes analogues à ceux du magnétisme artificiel qu'on a tant répété de nos jours dans la suggestion hypnotique.

Je suppose qu'un magnétiseur suggère à son sujet l'idée de faire un faux-pas tel jour, à telle heure. Il est probable que si le sujet hypnotisé est assez sensible, la suggestion à échéance aura lieu, avec d'autant plus de netteté que ce dernier l'ignorera. S'il est averti et qu'il évite de se promener au jour fatal, au lieu d'une jambe cassée (que tout le monde s'empresserait d'attribuer au hasard), il pourra en résulter une simple entorse ou même un faux-pas sans conséquence. Ceci nous paraît assez conforme avec ce qu'on est convenu d'appeler la « Fatalité » — grand mot qui effraye les uns se bataillant avec une chimère et qu'emploient les autres sans vouloir le définir. A la nativité, le magnétisme de l'homme, en formation d'individualité, peut très bien recevoir du magnétisme planétaire une sorte de *suggestion à échéance* dont la forme peut être modifiée et la gravité amoindrie ou amplifiée dans la suite par la volonté et les lumières de la raison.

Si, comme le pensent plusieurs savants modernes, les mouvements sismiques du globe dépendent des influences du soleil et de la lune, on ne doit pas être surpris qu'il y ait certaines liaisons entre les cataclysmes terrestres et les catastrophes humaines.

Les sources sont les mêmes et les canaux sont différents ; mais ceux-ci peuvent aboutir au même rendez-vous fatal. Telle est du moins l'explication provisoire que nous donnons à ceux qui en cherchent une, tout disposés à en admettre une meilleure qui n'éluderait pas les *bases positives* auxquelles nous nous rattachons.

Si l'homme ne peut arriver à démêler toutes les influences occultes qui le guettent, il ne lui est pas défendu d'en entrevoir, par l'analogie et l'expérience, le mécanisme général, et d'en capter même quelques-unes, sans nier aucunement pour cela l'intervention d'en haut.

PAUL FLAMBART.

---

# A TILLY

## Annonces faites à Marie Martel dans son extase du 6 juin 1902 (1).

Un de nos amis de Tilly nous adresse la communication suivante, pour compléter la relation que nous avons publiée sur l'extase de Marie Martel le 6 juin dernier :

« Je me suis rendue au champ, dit-elle, d'après la recommandation qui m'en avait été faite, le jour de la Pentecôte.

« A la troisième dizaine du rosaire, j'ai aperçu les anges qui accompagnaient la Sainte Vierge. Comme ces anges priaient bien ! comme ils étaient bien recueillis ! ça me faisait envie à voir ! que j'aurais bien voulu prier comme eux !...

« Un des anges s'est levé et tourné vers nous. A ce moment, j'ai entendu la voix de notre bonne Mère qui me disait :

« *Il faut bien prier à cause de tous les malheurs et des événements qui vont arriver. En France, deux volcans vont sauter, des montagnes s'écrouler. Les malheurs de la Martinique ne sont rien à côté de tout ce qui va arriver. Je vois une grande destruction de mon peuple : j'en vois périr un grand nombre dans les flammes, d'autres par l'eau, une autre partie par la famine, par la peste et par la guerre. C'est la guerre civile qui va commencer, et le sang va couler.* »

« La voix de la Sainte Vierge tremblait, tellement son cœur était bien gros !...

« J'ai vu ensuite le Sacré Cœur très lumineux, mais très sévère. Il se tenait debout dans l'air, mais très élevé. J'ai prié le bon Jésus pour tous les malheurs

(1) Ces annonces ont été racontées par la voyante elle-même, qui a exprimé le désir qu'on les fasse connaître.

dont nous sommes tous menacés, et le Sacré-Cœur me dit :

« *Ici, vous êtes venus en grand nombre ; beaucoup sont venus pour la prière, et les autres pour se moquer. En France deux volcans vont sauter, des montagnes vont s'écrouler, et des vaisseaux anglais vont s'enfoncer. Les malheurs qui sont venus ne sont rien auprès de tout ce qui va arriver. Hors France, beaucoup de tremblements de terre, des volcans aussi vont sauter, des montagnes vont s'écrouler.* »

« Pendant que le Sacré-Cœur me disait tous les châtiments, j'entendais aussi la voix de notre bonne Mère qui disait :

« *S'ils priaient ! s'ils voulaient se convertir ! ces malheurs ne seraient-ils point atténués ?...* »

« Et puis le bon Jésus a disparu un instant, et il a reparu l'air moins sévère. Il nous a bénis. »

Alors, la voyante lui a demandé une faveur toute locale, après quoi, dit-elle :

« De nouveau, le bon Jésus nous a bénis, et je lui ai demandé la guérison de tous nos chers malades.

« Le bon Jésus m'a dit : « *Le moment n'est pas arrivé.* « *Il faut bien prier.* »

« Et puis le Sacré-Cœur a disparu. »

Il est bon de noter cette autre annonce, faite pour la première fois à Marie Martel, dans son extase du 8 décembre 1901, par la voix de la Sainte Vierge, qu'elle ne voit plus depuis longtemps déjà, mais qu'elle entend parfois encore en certains jours de plus en plus rares :

« *Tout ce que j'ai prédit à la Salette va maintenant arriver.* »

La voix de la Sainte Vierge s'adressant à son Fils était tellement *suppliante*, le 6 juin, que la voyante ne peut raconter ces détails sans pleurer

Il n'a pas été cette fois question de Paris, ni d'aucune autre ville, contrairement à ce que quelques journaux ont raconté à ce sujet, quelques jours après cette date du 6 juin.

Mais, ce qui est remarquable, c'est que, avant cette époque, il avait été annoncé à Marie Martel que le clergé aurait bien à souffrir, et que bientôt les évêques, tout particulièrement, seraient fort éprouvés.

On ne comprenait pas alors. On comprend maintenant.

UN OBSERVATEUR IMPARTIAL.

---

**Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner** SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

# NOTRE COURRIER

## Questions

*Qu'est devenue Renée Sabourault, la fillette-médium qui produisait des phénomènes si déconcertants? Sa médiumnité continue-t-elle, ou a-t-elle disparu?*

VICTOR B.

*Qui pourrait nous signaler des guérisons, grâces ou miracles obtenus par l'intervention de sainte Philomène?*

R.

*Donnez-nous des nouvelles de Louise Polinière et de la petite Bellanger ?*

UN AMI DE TILLY

*Connaît-on des prophéties authentiques sur l'Irlande et l'Angleterre, avec indication des livres qui les renferment?*

TIMOTHÉE

*Le bruit court que Guillaume II aurait l'intention de reconstituer le duché de Lorraine. Existe-t-il des prédictions relatives à ce fait?*

X.

---

## Réponses

*D'après Képler et le docteur Sepp, l'étoile des bergers, qui parut à la naissance de Jésus-Christ, était formée par la triple conjonction de Saturne et Jupiter dans les Poissons en mai, août et décembre; et cette conjonction eut lieu à l'époque du déluge, de la sortie de l'Egypte, de la fondation de Rome, de l'avènement de Charlemagne et du début de la Réforme.* (*Abbé Besson* : L'Homme-Dieu, *1865*.)

*Qui pourrait nous dire à quelle date prochaine aurait lieu cette conjonction?*

D'après le Dr Sepp, « Saturne et Jupiter mettent sept « cent quatre-vingt-quatorze ans, quatre mois et douze « jours, à parcourir le zodiaque entier, pour revenir au « même trigone dans l'ordre primitif. » (*Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. Ier, pages 85-86. Edition Poussielgue, de 1861.)

Le même ouvrage constate que, d'après Képler, la dernière conjonction de ces deux astres dans les Poissons avait lieu en 1604; il s'écoulera donc près de cinq siècles, avant leur retour au même point du ciel.

LE BOULANGER VAUQUELIN.

# PHYSIOGNOMONIE

## XXI

## *IBSEN*

Ce que tu es, sois-le pleinement, pas à demi : la Bacchante est idéale — mais l'Ivrogne est ignoble. BRAND, p. 22.

Avec Ibsen, nous sommes devant la splendeur hautaine, rude et impassible, de l'inexorabilité dogmatique. Car, ici, se manifeste, dans toute sa rigueur, l'âpreté froidement mathématique d'un esprit sans cesse obsédé par la vision abstraite des Normes, primordiales et absolues, dont la synthèse compose le schéma occulte de l'univers sensible — des Normes réduites, par l'imagination, à l'état d'entités géométriques totalement dégagées de la plasticité morphologique du monde apparent.



Mais, pour bien comprendre la tête d'Ibsen et trouver la clef de la mentalité qu'elle exprime, il est bon de commencer par diviser cette tête en quatre zones correspondant chacune à une sorte de vie, puis, voir laquelle de ces zones l'emporte sur les autres, et tirer une conclusion logique de ce fait. En procédant de la sorte nous obtiendrons : la zone sincipitale — vie ou âme morale, la zone frontale — vie ou âme purement intellectuelle, la zone médiane — des yeux à la base des narines — vie sensitive, et, enfin, la zone inférieure — de la base des narines à la pointe du menton, puis l'occiput — vie ou âme instinctivo-végétative.

Maintenant, il apparaît nettement que, si la zone médiane-faciale — vie sensitive — est la plus faible de toutes, la zone inférieure, elle, s'accuse avec assez de violence, tandis que les zones sincipito frontale — mais surtout la zone frontale — se développent de façon extraordinaire, et gouvernent absolument les deux autres — ce qui revient à dire que, chez Ibsen, l'âme intellectuelle et l'âme morale s'unissent, contre la vie animale et le sentiment passionnel, pour se fondre en une spiritualité faite de rigide foi métaphysique d'où, fatalement, jaillit le besoin d'enseigner — c'est-à-dire la tendance à promulguer des dogmes...

De ce fait que la zone médiane — âme sentimentale — est relativement peu développée par rapport aux autres, il résulte que, chez Ibsen, la lutte pour l'*empire de l'Etre* se circonscrit entre les deux puissances de l'Esprit et de l'Instinct. Et, si elle n'avait réussi à vaincre la vie animale — originellement fort virulente — il est probable que l'Intelligence, négligeant le Sentiment, serait vite devenue la prisonnière du sensualisme — qu'elle considère, cela va de soi, comme son ennemi mortel. Seulement, pour une intelligence de ce genre, le pire sensualisme est surtout représenté par l'amour physique, lequel semble, tantôt le suprême péché, tantôt un simple avilissement de la personnalité, mais enfin une chose toujours inférieure et méprisable — ce qui génère logiquement une terreur instinctive, en quelque sorte superstitieuse, de la Femme ou, tout au moins, de la Femme-Amante. Et, ceci, j'ose le dire, me paraît un grave défaut, car un être créateur ne saurait — sans danger pour la parfaite réalisation de son œuvre — se soustraire complètement à l'influence innervante qui émane du Mystère Féminin...

En effet, l'imagination n'étant plus alors colorée par la vie psycho-passionnelle, il en advient que les productions intellectuelles, souvent trop schématiques, se figent dans une beauté sévère, d'aspect morose, et demeurent privées de ce merveilleux charme sentimental qui, si délicieusement, pénètre et éclaire l'esprit en faisant vibrer le cœur.

Une autre particularité fort remarquable distingue encore la tête d'Ibsen, et c'est l'extrême développement du système facial par rapport à la boîte crânienne. Cette particularité — je l'ai dit ailleurs déjà — se retrouve, à un degré quelconque, chez tous les grands méditatifs, mais elle caractérise néanmoins plus spécialement la physionomie des spéculatifs métaphysiciens.

Au point de vue crâniologique, et grâce à la forte prédominance de la zone antérieure — sincipito-frontale — cette tête peut prendre place parmi celles du genre *mixte-arrondi*, mais elle incline cependant légèrement plus vers la forme trachicéphale — ce qui

donne à la mentalité générale une teinte de rigorisme autoritaire qu'elle n'aurait pas sans cela.

Enfin, la tête d'Ibsen manifeste des analogies fort apparentes avec deux types animaux aussi intéressants l'un que l'autre : le Lion et l'Eléphant. Le premier se révèle par la structure osseuse du visage inférieur, un peu par les yeux et beaucoup par le nez, tandis que l'Eléphant, qui règne sur le haut de la tête, apparaît surtout dans le front.

Mais ce front, par la façon altière dont il se découvre autant que par sa forme et son ampleur, ce front exprime une superbe et puissante originalité, car il donne positivement l'impression d'un horizon ouvert sur l'Infini... Sinueux et comme raviné au dessus des sourcils, barré de rigides incisions horizontales et verticales, bombé vers les tempes, protubérant par en haut — ce front a l'air d'un bloc de pensée cristallisée, et c'est bien là le front du philosophe-né. Sous un front pareil, les concepts de l'intelligence se divisent par plans idéographiques déterminés avec une sèche concision linéaire — et l'extériorisation positive de ces concepts garde, elle-même, quelque chose de vaguement squelettique leur donnant, plus ou moins, des allures de théorèmes. Cette façon de voir et d'exprimer conduit, généralement, à la réalisation d'œuvres dogmatico-littéraires qui pourront être âprement belles, claires et compréhensibles pour tout esprit familiarisé avec les principes de la géométrie transcendantale, mais qui resteront toujours, dans une large mesure, inaccessibles aux âmes plus simples qui — ignorant la spéculation mathématique — ne possèdent point l'intuitive compréhension des abstraites figures logarithmiques.

Epais et très rapprochés des yeux à l'intérieur, les sourcils, qui penchaient naturellement vers la direction *arquée*, se redressent par une contraction permanente du muscle frontal et de celui sur lequel ils s'implantent. Mais, quelle effrayante tension de l'énergie volitive dans cette contraction ! Quel terrible orgueil du « Moi » intellectuel ! et quel froid mépris pour les petits désirs et les viles faiblesses de l'Humanité vulgaire !...

Relativement grands, de coupe *cintrée* et de lobe *rentré*, les yeux — au regard incisif, angoissé, méfiant et sans indulgence — s'accordent avec les sourcils dont ils complètent la signification. Ces yeux dénoncent l'implacabilité dominatrice d'une âme qui, sacrifiant tout à ce qu'elle croit être « le sens élevé de la vie », n'admet ni les demi-renoncements, ni la foi chancelante, ni les mesquines offrandes — mais, au contraire, exige, chez ceux qui viennent à elle, la douleur profonde, ou la joie sublime de cette chose parfaite qu'est l'absolu — « *Tout ou Rien !* »

C'est à un degré véritablement inouï que, par la conformation étrange des narines, le nez d'Ibsen se rapproche du mufle léonin...

Droit, large, épais, renflé sur les parois latérales, pas très long, ce nez accuse une ardeur impatiente et fougueuse difficilement contenue, mais une ardeur d'ordre moral se traduisant, dans la réalité, par une haine violente et active des préjugés mondains ou des hypocrisies sociales...

A elle seule, la bouche suffirait, je pense, pour établir la psychologie fondamentale de l'auteur de *Brand* et du *Canard Sauvage* — car, par l'arc rigide de la mince lèvre supérieure, que déborde l'avancement charnu de celle d'en bas, et, aussi, par l'agressive crispation de son dur rictus, elle manifeste, cette bouche, tout le drame passionnant qui, dans l'intimité de l'être, perpétuellement met aux prises les forces de la spiritualité avec les effroyables poussées du sensualisme animal. Mais, quelle austère cristallisation de souffrance vaincue, d'amertume refoulée et de vouloir inflexible — quel héroïsme silencieux, dans l'expression tourmentée de cette bouche !

Le menton, plutôt quadrangulaire, osseux, noueux, très avancé par en bas, puis le maxillaire, large et massif, enfin l'arcade zygomatique, saillante et pleine de rudesse impérieuse, accentuent encore, si possible, les attributs de la bouche.

Les oreilles sont remarquables en ce sens que, par la façon dont elles s'attachent, elles se trouvent placées dans la verticale absolue — ce qui n'est pas ordinaire et dénote une énergie de persévérance laborieuse que rien ne saurait décourager. De plus, la conque, assez grande, bien ourlée extérieurement et fort accidentée dans les reliefs intérieurs, montre une obstination réfléchie, impitoyable, puis une combativité latente toujours en fermentation...

Mais, voyez aussi comme les cheveux, bien fournis, souples et fins, s'éparpillent ou se redressent. Ils disent l'intraitabilité d'humeur du doctrinaire convaincu et fortifié dans sa foi.

Au point de vue physiologique, Ibsen possède environ quarante pour cent du nerveux, autant du sanguin et le reste en bilieux — ce qui lui assure une constitution bâtie, comme on dit, *à chaux et à sable*, bien faite pour durer longtemps dans une robustesse superbe.

Et, dans le Voyage terrestre, ce tempérament apparaît comme une faveur des Dieux pour les âmes de combat, car, souvent, il génère la force de croire et le courage d'enseigner que : « *Celui qui n'accepte pas les plus durs sacrifices perd le fruit de tous les autres.* »

GÉNIA LIOUBOW.

# Phénomènes de Hantise

Un de nos lecteurs, qui, depuis quinze mois, se croit obsédé par l'esprit de sa femme, a noté, au jour le jour, ses diverses impressions. Il vient de nous les adresser.

Bien que ces notes soient conçues dans un esprit qui est loin d'être le nôtre — M. E.-J... semble être un adepte de la théorie spirite — nous les publions très volontiers et nous prouverons, dans un prochain article, que ces observations, loin de venir à l'appui de cette doctrine, se tournent au contraire contre elle.

J'ai perdu ma femme le 21 avril 1901, à mon grand regret, après une maladie de cinq mois, maladie qui a dû être douloureuse pour elle ; mais elle cachait ses souffrances et les supportait avec la résignation qui la caractérisait.

Pendant le mois qui a suivi sa mort, rien d'anormal ne s'est passé chez moi; mais après cette période, sa présence ou celle de son esprit s'est manifestée toutes les nuits d'une manière indubitable pour moi.

La première fois, il était dix heures du soir, je venais de me coucher, lorsque j'ai entendu, sur les fauteuils et sous le canapé, un bruit pareil à celui que produirait une personne qui se roulerait, au point que je me suis levé pour vérifier si quelqu'un était sous le canapé. — Par la suite et à des heures diverses de la nuit, c'étaient des bruits insolites qui se produisaient : tantôt c'était la table qui grinçait ou craquait comme si quelqu'un y marchait dessus, tantôt c'était le tiroir de la table qui était agité ; une autre fois, c'était un bruit de bille qui roulait; une autre fois, c'était la pile de bois qui remuait, ou bien c'était la batterie de cuisine qui était secouée et, souvent, c'étaient des coups frappés sur la batterie de cuisine.

Très impressionné par ces bruits, sans en être effrayé, je sentis le besoin de les confier à quelqu'un ; je pensai à mon docteur et me rendis chez lui le 27 juin 1901, avec l'espoir qu'il consentirait à faire des expériences de spiritisme que je désirais.

Etant donné tout ce qu'on rapporte sur le spiritisme, il ne fut pas étonné de tout cela, mais il ne se montra pas disposé à faire des expériences. En m'indiquant que les esprits écrivaient, il se borna à me conseiller de tenter de faire écrire celui de ma femme. — C'est ce que je me décidai à tenter le soir même.

*Nuit du 27 au 28 juin 1901.* — Après avoir mis du papier, une plume et de l'encre sur la table, je m'assis sur un fauteuil, à dix heures du soir, et veillai en l'évoquant; j'étais bien triste et je l'évoquai du fond du cœur ; je pensais qu'elle m'annoncerait sa présence par un bruit quelconque comme les nuits précédentes; à minuit, je m'assoupis sur le fauteuil, n'ayant rien entendu. A un moment donné, perdant l'espoir d'entendre le bruit que j'espérais, je me couchai. Il n'y avait pas deux minutes que j'étais couché que, tournant machinalement mes yeux du côté de l'armoire à glace, je vis une lumière incandescente venir sur le bord et le long de la glace, puis se retirer, puis revenir vivement et cela pendant trois fois, puis tout à coup une colonne lumineuse apparut le long de la glace en vacillant; elle était grande et grosse comme ma pauvre Lisette, elle était d'un rouge éclatant comme le brasier d'un grand incendie. A cette vue, j'eus des sueurs froides, sans être épouvanté ; conservant tout mon sang-froid, je m'écriai avec émotion : « C'est toi, ma pauvre Lisette, ne t'en va pas, nous allons causer ! » Mais la colonne de feu disparut en passant par la fenêtre et se dirigeant vers le sol. Dans cette disparition, toute la partie de la cour qui se trouve contiguë à ma fenêtre fut embrasée.

Depuis ce moment, voici ce qui s'est passé :

*Nuit du 10 au 11 juillet.* — Bruit pendant une demi-heure, entre une heure et demie et deux heures.

*Nuit du 21 au 22 juillet.* — Vers une heure et demie, une tête de feu se montre dans l'angle de la glace de l'armoire, en haut, sans évocation de ma part... En dormant, j'ai senti comme une clarté frappant mes yeux, c'est ce qui m'a réveillé; cette tête était aussi éclatante que la colonne de feu du 27 juin.

*Nuit du 28 au 29 juillet.* — Vers onze heures, à la suite d'un bruit, je lui ai parlé, et, de suite, des apparitions en forme d'éclair se sont produites pendant une demi-heure environ dans la glace de l'armoire. Durant ce temps toute la cour sur laquelle donne la chambre était éclairée par un foyer ressemblant à une lampe à incandescence qui se tenait au milieu de la cour, au niveau de ma fenêtre.

*Nuit du 9 au 10 août.* — Il y avait quelques nuits, depuis l'apparition précédente, que j'entendais des petits bruits assez discrets; je me demandais si ces bruits n'étaient pas produits par les chats (j'en ai trois). Cette nuit ci, vers onze heures, ces mêmes bruits se reproduisirent. Alors j'interpellai ma Lisette dans ces termes : « Est-ce toi, ma Lisette, qui fais ces bruits, ou bien les chats? s'ils proviennent de toi, fais-le moi comprendre d'une manière quelconque. » Au bout de deux ou trois minutes, quatre coups furent frappés sur la table, légèrement, et bien distinctement, par intervalles d'une seconde environ. Il semblait qu'ils étaient frappés avec le bout d'un crayon.

*Nuit du 12 au 13 août.* — Je me suis couché à dix heures. A partir de dix heures un quart et pendant une demi-heure environ, la table a constamment craqué, de différentes manières et par intervalles très courts, presque sans intermittence. Il m'a semblé que cette insistance était la manifestation d'un besoin quelconque, et alors j'ai parlé à ma Lisette en ces termes : « Je comprends bien que tu es là, ma Lisette, mais il me semble que tu demandes quelque chose ; je pense que ce sont des prières qu'il te faut, parce que je ne vois pas que tu puisses avoir besoin d'autre chose; si ce sont réellement des prières que tu demandes, frappe quatre coups. Après quoi, les bruits ont cessé complètement et j'ai attendu pendant une demi-heure environ (peut-être plus, car je crois que je me suis assoupi). Puis à un moment donné j'ai entendu un véritable vacarme produit dans mon bureau par une chaise violemment secouée, d'abord sur ses quatre pieds, puis, frappant un coup sec et fort avec un seul pied, et cela pendant quatre fois. C'était, à n'en pas douter, la réponse à ma demande.

Tous les faits qui précèdent sont pour moi la preuve de l'existence d'une autre vie, alors que jus-

qu'aujourd'hui, je l'avais seulement supposé (comme beaucoup d'ailleurs) ; en outre, ils transforment en certitude le doute que j'avais sur l'utilité des prières pour les morts.

Je suis déterminé à mener une vie de piété et de prières.

*Nuit du 19 au 20 août.* — Bruit toute la nuit, craquement de table, chaises secouées.

*Nuit du 20 au 21 août.* — Rien. J'ai mal dormi, j'aurais entendu, s'il y avait eu quelque chose.

*Nuit du 21 au 22 août.* — Je dors. A un certain moment, je me réveille, et j'aperçois dans la glace une vacillation lumineuse et pâle. Je détourne les yeux et j'entends le roulement d'une bille dans le tiroir de la table. C'est elle ! Je lui dis qu'à neuf heures du matin, à la Palud, on dira la messe pour elle, puis tout cesse et je n'entends plus rien.

*Journée du 23 août.* — L'après-midi, vers trois heures, m'étant assoupi sur un fauteuil, je suis réveillé par quatre coups frappés bien distinctement ; ce fait s'est déjà produit une autre fois dans les mêmes conditions.

*Nuit du 23 au 24 août.* — Dans la nuit, j'aperçois encore une vacillation dans la glace de l'armoire, puis la lueur disparaît et les barreaux de la table craquent pendant quelques secondes. Après lui avoir dit que, la veille, j'avais fait dire une messe pour elle, le bruit cesse complètement et je ne vois plus rien.

*Nuit du 29 au 30 août.* — Vu encore la vacillation lumineuse.

*Nuit du 9 au 10 septembre.* — La table travaille, elle est comme secouée, elle tremble sur un pied, le tiroir tremble ; le tout pendant une heure environ.

*Nuit du 16 au 17 septembre.* — Je vois la vacillation lumineuse dans la glace de l'armoire, à plusieurs reprises, et distingue à certains moments que la glace est absolument obscure. Je me suis réveillé trois ou quatre fois exprès pour constater cette obscurité.

*Nuit du 19 au 20 septembre.* — A deux heures, la table travaille pendant cinq minutes environ d'une manière consécutive et tout cesse après quelques mots de moi.

Voilà deux nuits que je ne vois pas la vacillation lumineuse dans la glace de l'armoire.

*Nuit du 20 au 21 septembre.* — De dix heures à onze heures, bruit de grelot de bois et espèce de grattement de la table. Demain, dimanche, je communie à son intention et fais dire une messe.

*Nuit du 13 au 14 octobre.* — Dimanche à lundi, une première fois je me réveille et ne vois rien, tout est obscur, même du côté de la fenêtre ; je me rendors. Plus tard, j'ouvre les yeux et je vois le jour à travers la fenêtre, jour qui se reflète, comme à l'habitude, dans la glace de l'armoire. Je pense que c'est l'aube ; mais au bout de quelques secondes, je vois disparaître de haut en bas cette clarté que je venais de prendre pour le commencement du jour et tout retombe dans l'obscurité; en même temps je vois partir de la glace une espèce de colonne lumineuse d'où jaillissent des étincelles. Je n'en crois pas mes yeux ; cependant, comme je ne vois plus qu'une obscurité complète, je suis forcé de reconnaître que je viens d'être témoin d'un fait extraordinaire. Après un quart d'heure, j'entends sonner deux heures. Il n'y a eu aucun bruit.

*Journée du 1er novembre.* — La Toussaint. Pour la première fois depuis sa mort, j'ai déjeuné plus copieusement que les autres jours ; comme aux jours de fête de son vivant.

Après déjeuner, j'ai exprimé à haute voix mes regrets de son absence en disant : « Quoique ce déjeuner m'ait été agréable, il a été triste sans toi, ma pauvre Lisette. » Puis, je me suis reposé sur un fauteuil en attendant l'heure des Vêpres. A deux heures, j'entends un grattement de la table, puis un second, puis un troisième ; alors je l'interpelle en lui disant : « C'est toi qui es là, ma Lisette » ? Rien ne répond, bien que j'aie attendu un certain moment. Je reprends et lui dis : « Si tu es là fais-le moi comprendre par un bruit », et un grattement de table me répond. Je continue à lui parler et lui dis qu'à partir de demain, je fais une neuvaine de messes à son intention et que, le dixième jour, je communierai, toujours à son intention, puis je lui demande si cela la satisfait en lui recommandant de me répondre, si c'est oui, par un nouveau bruit ; un nouveau grattement de table a lieu. Tout cela a pris fin parce que je suis sorti pour aller aux vêpres.

*Nuit du 8 au 9 novembre.* — Je me suis réveillé plusieurs fois, sans rien voir ni rien entendre. A cinq heures moins le quart, je me réveille et je vois qu'un angle de la chambre, en face de moi, est éclairé sur toute sa longueur et sur une grande largeur, alors que tout le reste est dans l'obscurité. Je dis : « C'est toi, ma pauvre Lisette, qui es là ? » et la clarté disparaît sans trop de précipitation. Elle était jaunâtre.

*Nuit du 9 au 10 novembre.* — A un moment de la nuit, je vois une lueur rouge dans la glace de l'armoire qui disparaît ; il semble que c'est la fin d'une colonne lumineuse plus forte qui s'en va ; elle était de la hauteur de la glace.

*Nuit du 10 au 11 novembre.* — Je me suis réveillé très souvent. Pendant trois fois seulement, j'ai vu, à différents intervalles, le même angle de chambre éclairé, et chaque fois, j'ai vu la lueur disparaître insensiblement au bout de quelques secondes.

*Nuit du 11 au 12 novembre.* — Après m'être réveillé plusieurs fois, sans avoir rien vu ni entendu, j'ai vu, à un moment donné, le plafond entier de la chambre éclairé par une lueur pareille, comme couleur et densité, à celle que produit la nuit un feu de cheminée presque éteint. Cette clarté, qui est bien restée une minute, a disparu insensiblement ; la lueur avait une épaisseur d'environ 50 centimètres.

*Nuits du 12 au 23 novembre.* — Toutes les nuits j'ai vu cette encoignure de chambre éclairée. Quelquefois, c'était le mur entier qui était éclairé. Toujours, la lueur a disparu au moment où je la voyais, mais sans précipitation. Je l'ai toujours vue à différents intervalles et après avoir constaté entre ces intervalles une obscurité complète. D'autres fois, quand cette clarté n'apparaissait pas c'était un bruit de craquement ou de grattement de table que j'enten-

dais ; chaque fois que j'ai parlé, le bruit a cessé, il continuait au contraire tant que je ne disais rien ; le bruit était excessivement léger, et en le comparant aux bruits précédents, je comprenais que c'était pour me signaler sa présence, tandis qu'autrefois, la violence du bruit indiquait qu'elle demandait quelque chose. Je remarque que depuis que je prie, il n'y a plus de bruit et que sa présence m'est signalée par une lueur.

*Nuits du 23 novembre au 1er décembre.* — Il y a eu un clair de lune qui se reflétait dans la chambre. Je n'ai rien vu ni entendu.

*Nuit du 1er au 2 décembre.* — J'ai toujours constaté une obscurité complète, chaque fois que je me suis réveillé, jusqu'à la fin de la nuit et n'ai entendu aucun bruit ; sur la fin de la nuit, il me semble voir une lueur, mais elle est si faible que je crois me tromper ; je m'assoupis. Je me réveille de nouveau, il me semble encore voir la même lueur et je crois encore me tromper, je m'assoupis. Je me réveille une troisième fois, et je vois la même lueur, mais plus étendue (elle est tout le long du mur) et plus forte : en même temps, je vois qu'elle se reflète dans la chambre ; elle me produit l'effet du jour qui arrive et qui pénètre dans la chambre par la croisée ; puis tout à coup elle disparaît et il fait complètement obscur. Cela a bien duré une demi-heure. Il était cinq heures et demie du matin.

*Nuit du 2 au 3 décembre.* — A trois heures et demie, je vois le mur éclairé. A ma voix la lueur disparaît, mais en même temps un petit bloc lumineux, pâle comme la lueur électrique de la Cannebière, de quinze centimètres carrés environ, un peu allongé par le bas, passe du côté de ma tête.

*Nuit du 5 au 6 décembre.* — A l'un de mes réveils, je vois le mur éclairé, comme précédemment. A ma voix la lueur change de place ; elle vient se placer en bas de l'armoire à glace, et le parquet au devant de l'armoire est éclairé d'une lueur pareille à celle que produit, la nuit, un feu de cheminée qui s'éteint. Cette lueur persistant, je pense qu'elle provient du feu de la cheminée (je m'étais couché à dix heures sans éteindre le feu), mais tout à coup, la lueur disparaît et il fait nuit complète dans la chambre. Il était cinq heures du matin et le feu était complètement éteint.

*Nuit du 8 au 9 décembre.* — Fête de l'Immaculée-Conception.

J'ai communié et beaucoup prié à son intention. A l'un de mes réveils, je vois tout le bas de la chambre éclairé, sur une hauteur de 50 cent. environ, par une lueur rougeâtre et faible. A ma voix, cette lueur disparaît. Il était quatre heures. A un réveil postérieur à celui-ci, toute la chambre est éclairée par une lueur semblable à la précédente, mais plus intense, de façon que je vois la table qui est au milieu de la chambre. A ma voix, cette clarté change de place, elle vient se concentrer dans l'alcôve, au pied de mon lit, puis elle se porte à ma tête dont je vois l'ombre sur le traversin, à ma droite ; à ce dernier moment elle était blanche.

*Nuit du 10 au 11 décembre.* — A deux heures, le mur est éclairé par une lueur faible et rougeâtre. A ma voix la lueur disparaît.

*Nuit du 11 au 12 décembre.* — Cette même lueur s'est produite trois fois. La première fois à trois heures ; à ce moment j'ouvre les yeux et je vois que le mur, qui était obscur, s'éclaire tout à coup (c'est la première fois que je vois arriver la lueur). Je parle, comme à l'habitude, en disant : C'est toi, ma Lisette, je te vois bien » ; mais, cette fois, contrairement à ce qui s'est passé jusqu'à aujourd'hui, la lueur ne disparaît pas, elle reste stationnaire ; ce n'est qu'après un moment qu'elle a disparu lentement. A quatre heures et demie, je me réveille de nouveau et je trouve le mur éclairé, puis les deux autres murs s'éclairent et après trente ou quarante secondes (jamais ça n'avait duré autant) tout retombe dans l'obscurité. A six heures, je me réveille et je vois encore le mur éclairé.

*Nuit du 12 au 13 décembre.* — La lueur n'a fait que paraître et disparaître sur le mur depuis quatre heures ; j'en ai été inquiété à tel point qu'à la dernière apparition, vers six heures, je n'ai pu m'empêcher de dire : « Tu es toujours là, ma Lisette ? mais cela m'inquiète, il faut que tu aies quelque chose à me demander. » De suite, la lueur disparaît.

*Nuit du 13 au 14 décembre.* — Je n'ai rien vu ni entendu. C'est très certainement parce que j'ai bien dormi.

*Nuit du 14 au 15 décembre.* — Encore un phénomène dans le genre de celui de la nuit du 27 au 28 juin.

Je me suis couché à dix heures, n'ayant rien vu ni entendu d'anormal. Dès que j'ai eu éteint ma lampe, j'ai tourné machinalement les yeux du côté de l'armoire à glace, et instantanément j'y ai vu une colonne lumineuse et immobile de même dimension que celle de la nuit du 27 au 28 juin, mais ni rouge ni éclatante ; elle était blanche et terne comme la lune. Surpris à cette vue, je suis resté un moment à me demander si c'était naturel, puis j'ai bien fixé le point lumineux, pensant qu'une oscillation quelconque allait me fixer ; mais aucun mouvement ne s'est produit. J'ai regardé ma fenêtre que j'ai vue absolument obscure ; je me suis assis sur mon lit pour regarder dans la cour et je n'y ai vu aucune lumière, tout était dans l'obscurité. J'ai dirigé de nouveau mes regards vers le point lumineux, je l'ai observé bien attentivement. Tout d'un coup, il disparaît ; je regarde vivement du côté de la cour, et j'aperçois la partie voisine de ma fenêtre éclairée à la façon d'un éclair. En rapprochant cette apparition blanche et terne de celle de la nuit du 27 au 28 juin, qui avait la couleur et l'éclat d'un brasier ardent, j'arrive à conclure que ma pauvre Lisette était, le 28 juin, dans un feu d'une grande intensité, tandis qu'aujourd'hui, elle se trouve dans un feu plus doux ; que la première fois elle devait être dans des souffrances atroces, tandis qu'aujourd'hui ses souffrances sont adoucies. Je trouve que cette conclusion est confirmée par l'enseignement de l'Eglise qui nous dit que les âmes du Purgatoire sont dans un feu continuel, qu'elles souffrent autant que les âmes des damnés, avec cette différence qu'elles peuvent voir leurs souffrances

adoucies ou terminées soit par l'effet des prières des vivants, soit par la bonté de Dieu, tandis que les âmes des damnés n'ont aucun espoir d'adoucissement ni de libération. Cet adoucissement serait-il le résultat de mes prières ? Je le souhaite. Dans tous les cas c'est pour moi une raison de continuer.

Il me semble que cette dernière apparition extraordinaire n'est qu'une réponse à mon inquiétude manifestée dans la nuit du 12 au 13 décembre et j'estime qu'elle a voulu me tranquilliser en me montrant que ses souffrances étaient bien adoucies.

*Nuit du 15 au 16 décembre.* — Mur éclairé à plusieurs reprises, mais faiblement.

*Nuit du 16 au 17 décembre.* — La clarté sur le mur s'est produite quatre ou cinq fois. L'une d'elles s'est produite dans l'angle du mur, sur une surface assez grande ; elle ne s'est pas retirée comme à l'habitude ; en se rétrécissant, elle a formé dans l'angle un point lumineux et blanc, et tout a disparu (c'est la première fois qu'elle a disparu en se rétrécissant); une autre fois, la lueur est rentrée par un coin de la fenêtre, sous forme de feu follet, puis elle a reparu sous la même forme sur le seuil de la porte qui est entre la chambre et mon bureau.

*Nuit du 17 au 18 décembre.* — A partir de trois heures la lueur n'a fait que paraître et disparaître ; l'une de ces lueurs est partie en se rétrécissant, de façon à se concentrer sur un seul point où elle est devenue blanche comme la lumière électrique, puis elle a disparu.

*Nuit du 18 au 19 décembre.* — De cinq à six heures et demie, j'ai vu la lueur paraître et disparaître pendant trois fois.

*Nuit du 19 au 20 décembre.* — Le mur a été éclairé trois ou quatre fois, entre quatre et six heures du matin. Chaque fois la lueur a été très longue à disparaître.

*Nuits du 20 décembre au 1er janvier 1902.* — Cette même lueur a paru toutes les nuits, plus ou moins souvent, mais dans la nuit du 26 au 27 décembre, elle n'a fait pour ainsi dire que paraître et disparaître, à partir de onze heures, car je l'ai vue à peu près chaque fois que je me suis réveillé, ce qui a eu lieu sept à huit fois ; il en a été de même dans la nuit du 29 au 30. Autrefois, quand il y avait clair de lune, je ne voyais rien ; il n'en a pas été de même à cette dernière lune, pendant laquelle j'ai vu cette lueur, mais au lieu de paraître contre le mur, qui recevait un peu le reflet de la lune, elle a paru dans un petit cabinet attenant ; elle était faible, mais assez forte pour que je puisse voir une serviette. Pendant deux fois, la lueur était très faible et j'ai cru me tromper; j'ai exprimé mon doute et à l'apparition suivante elle s'est trouvée plus forte et très apparente, elle est restée bien plus longtemps qu'à l'habitude.

*Nuit du 1er au 2 janvier 1902.* — Je n'ai rien vu de toute la nuit, bien que je me soie réveillé plusieurs fois ; ce n'est qu'à quatre heures sonnantes que j'ai vu une langue de feu horizontale, de cinquante centimètres environ, qui se trouvait à deux pas et à la hauteur de mon lit du côté de la tête; c'était vif et blanc comme la lumière d'un foyer de lampe à incandescence. Un peu plus tard, j'ai vu une clarté jaunâtre frôler simplement le mur, en face de moi, et venir dans mon alcôve où elle est restée un moment ; elle était moins forte et moins blanche que celle de la nuit du 8 décembre. Car cette fois-ci, je n'ai pas vu l'ombre de ma tête sur le traversin.

*Nuit du 2 au 3 janvier.* — Je ne me suis réveillé que vers six heures du matin, et alors j'ai vu de suite un jambage de la cheminée de la chambre complètement éclairé par une lueur pareille à celle de la nuit du 1er au 2 janvier ; elle a disparu au moment où je me levais pour m'en approcher afin de me rendre compte.

*Nuit du 3 au 4 janvier.* — J'ai bien dormi, je ne me suis réveillé que sur le matin A mon premier réveil, vers cinq heures, j'ai vu la chambre éclairée par une lueur très faible, je distinguais les objets ; d'abord, j'ai cru que c'étaient mes yeux qui me produisaient cet effet, car ma réflexion a été que mes yeux y voyaient la nuit ; sur cette réflexion je me suis rendormi. Vers six heures, je me suis de nouveau réveillé et j'ai vu que la chambre était toujours éclairée. Après un moment de réflexion, j'ai dit : « C'est toi, ma Lisette, qui es là ? » et de suite, la clarté a disparu insensiblement pour faire face à une obscurité complète.

*Nuit du 4 au 5 janvier.* — Vu, à plusieurs reprises, le mur éclairé.

*Nuit du 5 au 6 janvier.* — Je n'affirmerai pas avoir vu une lueur quelconque, car ce que j'ai vu était si incertain que je ne peux pas me prononcer ; mais j'ai entendu une voix à côté de moi, qui m'a dit : « Tu mourras le 13 mai. » C'était une voix d'homme.

*Nuit du 8 au 9 janvier.* — Vers onze heures, toute la partie de la chambre du côté de l'armoire à glace était fortement éclairée ; je n'ai pas distingué l'armoire à glace, ce qui me fait supposer que le foyer de la lueur était au-devant de l'armoire et que l'épaisseur de la lueur me la cachait ; un peu plus tard, tout est obscur, à cinq heures sonnantes, mais je vois dans la glace de l'armoire une lueur pareille à celle du 14 au 15 décembre, qui disparaît vivement ; je l'ai vue à peine une seconde ; il y avait peut-être un moment qu'elle était là.

*Nuit du 10 au 11 janvier.* — Dans la nuit, je ne sais à quelle heure, j'ai vu une masse lumineuse, au bas de l'armoire ; elle avait une position oblique ; sa longueur était de 50 centimètres environ sur 20 centimètres de large ; elle était blanche comme la lumière électrique.

*Nuit du 11 au 12 janvier.* — Je n'ai fait qu'un sommeil jusqu'à cinq heures. A ce moment, je me suis réveillé ; j'ai vu le mur éclairé, ainsi que la glace de l'armoire. A ma voix, la clarté a disparu.

*Nuit du 13 au 14 janvier.* — Vers trois heures, je me suis réveillé et j'ai vu le mur éclairé. Entre trois et quatre heures, je l'ai vu plusieurs fois éclairé; mais une fois la lueur a quitté le mur et elle est allée se fixer dans le cabinet qui est à côté de ce mur. Je la voyais bien ; cependant, j'ai dit : « Fais-moi bien comprendre que c'est toi », et la clarté est devenue bien plus vive, car j'ai vu distinctement les objets.

*Journée du 14 janvier.* — J'ai une lampe pour éclairer l'escalier du premier et une autre pour éclairer l'escalier du deuxième ; quand je ne m'en sers pas, elles sont sur une étagère, l'une à côté de l'autre. A quatre heures, j'ai pris l'une d'elles et j'ai éclairé l'escalier du premier, *laissant l'autre sur l'étagère*, où j'ai bien *constaté sa présence*. A cinq heures moins le quart, je viens prendre cette seconde lampe pour éclairer l'escalier du deuxième et je constate qu'elle n'y est plus. Je suis stupéfait ; cependant je veux bien admettre que je me trompe en croyant l'avoir vue tout à l'heure sur l'étagère et je me mets à la rechercher partout, principalement à la cuisine, sur la table de nuit, sur la cheminée de la chambre, je vais même à l'*escalier du deuxième voir si elle n'est pas accrochée à l'endroit habituel*, et je ne vois rien nulle part.

Qui aurait pu faire disparaître cette lampe, entre quatre heures et cinq heures moins le quart? Personne.

Je n'ai pas de personnel, ma femme de ménage ne vient que la matinée, jusqu'à midi. J'étais donc seul, un étranger n'a pas pu venir du dehors pour la prendre, car il aurait été obligé de passer ou par mon cabinet que je n'ai pas quitté une minute, ou par la cuisine dont la porte était fermée à double tour (ce que j'ai bien constaté) par une serrure à secret sur laquelle se trouvait la clef intérieurement.

Je ne m'explique pas cette disparition.

Mais ce que je m'explique encore moins, c'est que, lorsqu'à six heures et demie je suis sorti, j'ai trouvé ma lampe accrochée au deuxième étage et allumée ! un quart d'heure avant la laitière et la locataire du troisième étaient précisément à l'escalier du second, elles étaient éclairées par une petite lampe que la locataire tenait à la main, et ma lampe n'était point au crochet.

C'est absolument diabolique.

Pour que cette niche ait eu pour auteur un étranger quelconque, il aurait fallu que celui-ci vînt chez moi et en repartît en passant par la cheminée.

Ce n'est pas admissible.

Ou bien il faudrait que je me trompe en croyant avoir vu mes deux lampes sur l'étagère à quatre heures. Dans ce cas, il faudrait supposer que c'est ma femme de ménage qui, en quittant son service, à midi, a emporté ma lampe et est revenue, à six heures, la placer allumée au crochet du deuxième étage.

C'est une brave femme qui est sérieuse et qui n'est pas capable d'une plaisanterie de cette nature.

*Nuit du 26 au 27 mars (Mercredi et Jeudi saints).* — Dès l'affaire de la lampe j'avais pris la résolution de ne plus me préoccuper de tout ça, et de ne plus ouvrir les yeux la nuit pour voir ce qui se passait.

Je n'ai donc rien vu ni entendu jusqu'à maintenant.

Mais dans la nuit du Mercredi saint au Jeudi saint, j'ai été réveillé par deux coups sourds, frappés contre la cloison de mon alcôve, et j'ai entendu une voix de femme, paraissant venir de la chambre au-dessus de mon alcôve, qui psalmodiait, sur un ton d'une tristesse indéfinissable, des paroles que je n'ai pas comprises.

C'est probablement ma pauvre Lisette qui, à l'occasion des jours saints, est venue se rappeler à moi, à mes prières surtout, et le lendemain (Jeudi saint), j'ai communié à son intention.

Je dois dire qu'au-dessus de moi, dans la chambre en question, couchait une femme et que l'on pourrait supposer que c'est elle que j'ai entendue ; mais je ne le crois pas, car rien d'humain n'est capable d'exprimer une tristesse pareille ; d'ailleurs les coups auraient été sonores s'ils avaient été frappés par cette femme, tandis qu'ils étaient sourds.

*Nuit du 23 au 24 avril.* — Depuis plusieurs jours, le temps est à la pluie et, par conséquent, absolument couvert.

Cette nuit-là a été une nuit de pluie ; néanmoins, à deux heures, ma fenêtre était claire et un petit jour lumineux se réfléchissait par terre au devant de la fenêtre. Ce ne pouvait être l'effet d'un clair de lune ; c'était certainement ma Lisette qui se manifestait ainsi à l'occasion de l'anniversaire de sa mort. J'avais assisté aux messes des 21, 22 et 23 que j'avais fait dire à son intention.

*Nuit du 10 au 11 juin.* — Contrairement à mon habitude prise de ne pas ouvrir les yeux la nuit, cette nuit-ci (il était deux heures, elles ont sonné un moment après), j'ai voulu regarder du côté de la croisée sur la cour, et j'ai aperçu, tout le long du bas de la croisée, comme des flammes rouges, sans vacillation ni disjonction, d'une hauteur de 50 centimètres environ, puis je les ai vues s'élever, et au moment où elles arrivaient en haut de la croisée, j'ai vu une masse d'un gros noir, venant de la chambre, se précipiter dans les flammes qui l'ont emportée et ont disparu avec. Cette masse était pliée en deux ; elle est arrivée dans les flammes par son sommet, comme si on avait cherché à préserver les autres parties du contact du feu ; c'est l'impression subite que j'ai eue. Cette scène m'a rappelé certains tableaux où l'on voit les diables pirouetter dans l'air.

*Nuit du 12 au 13 juin.* — Vers deux heures j'ai eu besoin de me lever ; il a donc fallu que j'ouvre les yeux. Ils se sont portés du côté de la croisée et aussitôt j'ai vu qu'une moitié de la croisée était d'un gros noir, tandis que l'autre était très claire. Je me suis levé sans m'éloigner de mon lit, et au moment où je me suis couché, ce phénomène a disparu et toute la croisée a repris son noir habituel de la nuit.

*Nuit du 19 au 20 juin.* — J'ai eu une nuit d'insomnie, j'ai forcément ouvert les yeux très souvent. Plusieurs fois, j'ai vu ma croisée très claire avec projection de la clarté dans la chambre, au point qu'à un moment donné j'ai vu le canapé qui est contre, puis toute la table qui est au milieu de la chambre ; mais, vers deux heures, j'ai vu toute la croisée éclairée complètement par un feu rouge qui ne paraissait pas intense, quoique régulier. E. J.

---

# GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
## ET DE LA MAGIE

### T

**Tétragramme.** — Locution mystique employée pour exprimer sans le prononcer le nom de la Divinité.

Clément d'Alexandrie nous affirme que le Tétragramme mystique, qu'on ne faisait connaître qu'aux seuls INITIÉS, était Ιαοῦ (IEVE). — Il existe de nombreux Tétragrammes ou Tetragrammatons; nous nous bornerons à mentionner ici : TARO, ROTA, ATOR, etc.

**Thaumaturge.** — Celui qui fait des miracles; d'où Thaumaturgie, œuvre de Thaumaturges.

**Théisme.** — Culte de la Divinité, d'où théiste, celui qui croit en Dieu ou à la Divinité, et athéisme, athée qui ne rend aucun culte à aucun Dieu.

**Théopsie.** — Apparition soudaine des dieux, au milieu des sacrifices païens. En magie noire, c'est le bouc Mendès, le Baphomet qui fait son apparition pendant les rites du SABBAT (voy. ce mot).

**Trêfle à quatre feuilles.** — On croit encore de nos jours, dans le Tyrol, que la personne qui trouve un trèfle à quatre feuilles pendant les feux de la Saint-Jean, peut opérer des enchantements. — Voy. Zingerle sur les superstitions dans le Tyrol, dans *Zeitschrift für deutche mythologie* publié par Walf 1853, T. I. p. 236.

**Tyre.** — Sorte d'ustensile magique en usage chez certains peuples du Nord de l'Europe. — La tyre est faite avec du fin duvet de grèbe ou de tout autre oiseau et a la forme d'une balle à jouer; elle est si légère qu'elle semble creuse. Les sorciers l'envoient à l'aide de vents chez les personnes qu'ils veulent maléficier.

U

**Ubiquité.** — Faculté, don de pouvoir se trouver en plusieurs endroits au même instant. — Le plus simple don d'ubiquité est la *Bilocation*.

Alphonse de Liguori, fondateur de l'ordre du Saint-Rédempteur pour les pauvres, aurait eu le don d'ubiquité ou de Bilocation.

Une telle expression prise à la lettre serait une absurdité, car il n'est pas possible à *un* point de l'espace, d'occuper *deux* points de l'espace. — La Bilocation n'est donc qu'un fait de TÉLÉPATHIE. (Voy. ce mot) aujourd'hui bien connu, lequel permet à un homme endormi, à un médium de laisser son corps dans un lieu et de paraître dans un autre lieu avec son *corps astral*, assez matérialisé pour produire l'illusion du corps véritable.

Il y a donc lieu d'admettre que Alphonse de Liguori, le cénobite de la Scala, quand il passa auprès de Clément XIV, mourant, environ 48 heures pour l'aider à faire une bonne mort, avait à la Scala son corps en léthargie, tandis que son corps astral matérialisé se trouvait auprès du Pape à Rome. Ceci n'est donc pas un fait de *bilocation*, tout au plus pourrait-on dire de *dislocation*, si la séparation momentanée de l'astral de l'homme de son corps physique était absolument réelle; mais elle n'est qu'apparente, car si cette séparation était réelle, l'individu serait mort.

**Upiers.** — Voy. VAMPIRES.

**Utésuture.** — Sorte de magie pratiquée chez certains peuples du nord de l'Europe.

V

**Vadjara** ou **Dorge.** — Le premier terme est sanskrit, le second est thibétain; ces termes servent à désigner un outil, instrument ou insigne que portent les Geloupas, comme symbole de leur pouvoir. On attribue à cet instrument la propriété de repousser les mauvaises influences et de purifier l'air, comme l'ozône chimique Les Dragshed Thibétains (demi-dieux) et les Dévas, protecteurs des hommes, portent également cet insigne.

(*A suivre*) JEAN DARLÈS

# ÇA ET LA

*La Flamme mystérieuse*

Un de nos abonnés de Tarascon nous écrit :

« Des faits étranges se produisent actuellement dans une maison, située à l'extrémité de la rue Saint-Nicolas, à l'entrée de la rue Condamine.

« Il y a huit jours un incendie s'y déclara pendant la nuit. Les pompiers, accourus aux premiers appels du clairon, trouvèrent le feu éteint. Quelques instants après, la flamme reparaissait, brûlant un peu de linge et les parties basses des meubles qui se trouvaient dans l'appartement, puis s'éteignait. Un des sauveteurs traversait un des appartements, où ne se trouvait ni feu ni fumée, portant un drapeau dont l'étoffe était roulée autour de la hampe. Tout à coup la flamme consuma l'étoffe en respectant la hampe. Après qu'on eût déménagé tous les appartements, un torchon resta pendu au mur. On allait le prendre lorsqu'il s'enflamma subitement. On eut la pensée de pendre au même endroit un autre torchon, après l'avoir plongé dans l'eau. La flamme mystérieuse le consuma en un clin d'œil. Un troisième eut le même sort dans les mêmes conditions.

« Cet incendie par intermittence dure encore au moment où nous écrivons ces lignes.

« Le surlendemain du commencement du phénomène, la bonne, qui se trouvait en face de la maison, a vu tout à coup ses vêtements atteints par es flammes et, malgré les secours les plus prompts, elle a eu tout un côté brûlé.

« Pas n'est besoin de dire que ce mystérieux phénomène répand la terreur dans le quartier et donne lieu à des réflexions de toutes sortes. »

*Les Pythonisses au pays du Chah*

L'élévation de M. Balfour au poste de premier ministre, a été prédite par une sorcière persane que consulta sir

Drumond Wolff, il y a une vingtaine d'années. La manière d'opérer consistait à prendre une pièce de monnaie et penser à une personne. La première à laquelle pensa sir Drumond Wolff, fut M. Balfour. « Il sera grand-vizir », lui répondit la sorcière. Alors, le consultant pensa à lord Raudolph Churchill. « Il sera ruiné », lui fut-il répondu, ce qui s'accomplit, en effet. Quant à lui, la sorcière lui prédit qu'il serait ambassadeur à Constantinople ; elle ne se trompait que de pays, car sir Drumond Wolff fut ambassadeur à Madrid.

*Mlle Wanda de Boncza et la chiromancie.*

La mort de la pauvre sociétaire de la Comédie-Française, enlevée en pleine jeunesse et en plein succès, avait, paraît-il, été prédite par Mme Jouassain, une de ses amies, chiromancienne à ses heures.

Mme Jouassain rencontrant, il y a dix-huit mois environ, la regrettée Wanda de Boncza, qu'elle aimait fort, s'amusa à lire dans la main de sa jeune amie. Celle-ci la vit froncer le sourcil :

— Oh ! oh ! fit-elle. Que voyez-vous donc là-dedans de si grave ?

— Ceci, répartit Mme Jouassain, c'est que si, entre vingt-huit et trente ans, vous ne savez pas vous méfier du mois d'août et des opérations chirurgicales, il y aura beaucoup de larmes versées autour de vous.

Si le fait est exact, comme nous avons tout lieu de le supposer, il tendrait à prouver que, de plus en plus, la chiromancie devient une véritable science.

*Un bolide à Paris*

A Paris, en plein Paris même, à l'angle de la rue Réaumur et du boulevard Sébastopol... Il a même failli tuer un officier de paix qui faisait une nocturne ronde, ce qui va devenir un prétexte à ses collègues de rester tranquillement chez eux.

Ce bolide, après avoir tracé dans le ciel une traînée fulgurante, venait s'enfoncer profondément dans le pavé de bois de la chaussée.

Ce devait être très certainement un retardataire de cet essaim d'étoiles filantes des Perséides dont l'observation fit la joie des astronomes dans les nuits du 9 au 14 août avec prédominance durant la nuit du 10 août, jour de saint Laurent.

Ces étoiles filantes, dont les orbes étincelants sillonnent le ciel, ont une légende populaire. Ces fusées célestes, très petites, mais très brillantes, ce sont les larmes de saint Laurent, les larmes que versa sur le gril de son martyre le diacre Laurent, torturé par ordre de l'empereur Valérien,

Les pluies d'étoiles filantes, les chutes de météorites, les globes de feu traversant l'atmosphère furent toujours considérés comme des manifestations divines.

Quelque six cents ans avant notre ère, une pluie de pierres tombe au mont Albin ; aussitôt le Sénat romain, d'après Tite-Live, ordonna de consacrer ce prodige par neuf journées de fêtes solennelles.

Pour les peuples anciens, les pierres tombées du ciel étaient des divinités ; on adora ces blocs inertes sous le nom d'Elagabale en Phénicie, de Cybèle en Phrygie, de Jupiter Ammon en Libye. On peut voir de fidèles reproductions de météorites gravées sur des monnaies de Septime Sévère et de Marc-Aurèle.

Et sans remonter jusqu'à ces temps lointains, une météorite est suspendue dans l'église de Vérone, une autre est pieusement conservée dans la mosquée de la Mecque.

Ce caractère quasi religieux des bolides est même consacré par une splendide toile de Raphaël, la *Madone de Foligno*, conservée au Vatican, et dont on peut voir une belle copie à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Dans le ciel est peint un bolide trouant l'espace. L'interprétation n'en est pas douteuse. Cette toile fut peinte en 1512, et le peintre s'est très certainement inspiré de la chute célèbre de météorites qui tombèrent aux environs de Milan le 4 septembre 1511.

Les bolides ont, en certains pays, la réputation de porter bonheur à leurs propriétaires.

En 1869, une météorite tomba à Kernouwe, dans le Morbihan, et fut débitée en fragments par les habitants, persuadés que c'était là des « morceaux de la Lune ».

Mais il y a plus fort encore dans le même ordre d'idées. Le 4 septembre 1886, une météorite tombait dans le gouvernement de Penza en Russie ; les indigènes brisèrent la pierre et... la mangèrent, certains qu'ils étaient de rester ainsi en parfaite santé.

# A TRAVERS LES REVUES

ÉTUDES MYSTIQUES ET PSYCHIQUES

Dans le numéro de juillet-août de la *Résurrection*, d'intéressantes observations de M. Albert Jounet sur des cas de postmonition télépathiques :

Je savais M. le chanoine A. malade gravement et depuis longtemps. Mais sa maladie, chronique, fort lente, n'indiquait pas qu'il dût mourir tel jour plutôt que tel autre. J'avais, parfois, l'espoir qu'il guérirait. Le jour où il expira, sa mort ne me fut annoncée par personne, ni verbalement ni par lettre, et je ne reçus aucune espèce de nouvelle se rapportant le moins du monde à lui ou aux siens. Or, pendant la nuit qui sépara ce jour du suivant, j'aperçus, en songe, une sorte de récepteur télégraphique d'où se déroulait une bande de papier sur laquelle s'inscrivait le mot *mort*. Et, en même temps, j'eus la conviction (toujours en songe) que ce récepteur était un moyen de communiquer avec l'invisible et que le mot inscrit m'annonçait la mort du chanoine A. — Dans mon rêve, j'avais la *ferme* certitude que cette mort était un fait *accompli*, et, au réveil, je conservai la même impression de certitude. J'appris bientôt que l'impression n'était pas trompeuse. Le rêve m'avait donc apporté, pendant la nuit, une exacte *postmonition* de la mort arrivée pendant la journée. Mais ce qu'il y a de spécial dans ce cas télépathique, c'est d'abord que l'annonce télépathique s'est amalgamée avec mes théories et mes projets d'appareil médium et a pris la singulière forme du récepteur, et ensuite qu'une impression de très *ferme* certitude accompagnait le rêve et subsistait au réveil. Il faudrait s'accoutumer à bien discerner les impressions psychologiques dont s'accompagnent les phénomènes de télépathie. Il y a peut-être, dans l'homme, une sorte de *tact* mental capable de discerner si un rêve est une simple illusion ou correspond à une réalité. En cultivant ce tact, ce sens, on augmenterait beaucoup la valeur scientifique des rêves (et des hallucinations vigiles, car ce qui s'applique à eux, s'applique évidemment à elles).

*Visions de X.* — X. fut invité, un soir, à regarder dans l'obscurité et à dire quelles images il apercevrait en réponse à une question qu'on ne lui avait pas fait connaître. Il aperçut un homme assis caressant un chien. Vers cet homme montait, de l'abîme, une main dont on ne voyait pas le bras. Elle était gantée de noir et offrait à l'homme une courte épée. La question, ignorée de X., se rapportait à l'état de santé et à l'avenir du roi Edouard VII, opéré depuis quelque temps déjà. Bizarre coïncidence, un journal publiait, *le lendemain*, que le roi malade se distrayait avec son chien irlandais, à peu près comme l'homme que X. avait vu caresser un chien. Quant à la main noire, venant d'en bas et à l'épée, elles parurent à X. des symboles plutôt menaçants pour le roi, mais il ne leur donna pas d'interprétation précise.

X., non plus, cette fois, en ignorant à quoi se rapportaient les images vues, mais en cherchant au contraire, consciemment, à voir des images relatives à Edouard VII, aperçut un cheval hésitant au bord d'un précipice. Le cheval lutta quelque temps pour éviter de s'y engloutir, mais une rupture sanglante et mortelle se produisit dans ses intestins. D'après X., ces dernières images indiqueraient que le roi finirait par succomber à sa maladie, après y avoir résisté quelque temps. Mais les images vues exprès sont plus susceptibles d'être entachées d'autosuggestion que les images vues sans que le visionnaire sache à quoi elle se rapportent. Au reste, c'est l'événement qui juge les prévisions. Il n'y a qu'à l'attendre, sans oublier que Dieu seul est maître de l'avenir et qu'un roi, ou tout autre homme, menacé par une prévision funeste, peut, en recourant à la miséricorde divine, empêcher que cette prévision, même *vraie*, se réalise. Les chrétiens ne doivent jamais oublier que le repentir des Ninivites empêcha de se réaliser la prophétie, vraie pourtant, de Jonas, et que la piété d'Ezéchias détourna de ce roi la mort dont l'heure était cependant arrivée pour lui.

A. J.

---

OBSERVATIONS SUR LE SOMNAMBULISME LUCIDE

Nous lisons, dans le *Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy*, le résumé d'une conférence de M. C..., ancien élève de l'Ecole Polytechnique, qui a voulu se rendre compte, sans parti-pris, de ce qu'il pouvait y avoir de réel dans les faits de double vue, prévisions et autres phénomènes attribués au somnambulisme lucide.

Sans partager complètement les opinions de M. C... nous intéresserons assurément nos lecteurs en publiant quelques extraits de cette étude.

..... Afin d'éliminer la fraude, de contrôler mon jugement, de prévenir les effets de l'imagination et d'assurer la critique des résultats, je fis appel pour la conduite des expériences à quelques-uns de mes amis se recommandant à moi par un esprit sceptique mais dénué de parti-pris, doués de qualités d'observation et aptes à l'examen critique des phénomènes, par suite d'une forte éducation scientifique ou de travaux antérieurs. Les uns ont assisté à mes expériences ou ont opéré par eux-mêmes, les autres, particulièrement dans les cas de vision à distance, ne sont intervenus que par correspondance, sans avoir jamais vu le sujet, de manière à éliminer toute influence réciproque.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Analyse des caractères à distance.* — La présence de la personne dont on fait analyser les sentiments par Mme C... facilite la clairvoyance de cette dernière, mais ne lui est pas indispensable. Des gants, une lettre, des cheveux surtout lui suffisent ; elle palpe vivement l'objet entre le pouce et l'index, le porte généralement à son front, réfléchit, fait une grimace lorsque le caractère de la personne laisse à désirer, prend un air épanoui dans le cas contraire et commence sa description en termes concis, appropriés à son degré de culture intellectuelle et à son don d'analyse ; elle multiplie les détails à mesure qu'on lui précise les questions et parvient à décrire le costume et à déterminer la profession ; ainsi, par exemple, elle a pu reconnaître un peintre, un militaire, un savant.

Enfin, si la demande en est faite, elle complète ses indications par la description de l'état interne du corps et des troubles physiologiques. Lorsque sa lucidité est bonne, ses remarques sont exactes : en deux circonstances j'ai pu contrôler son diagnostic et voir qu'il était conforme à celui du médecin. La valeur de ses renseignements dépend également de la vivacité des sentiments qu'elle est chargée de dépeindre ; ses réponses, vagues et incohérentes dans le cas d'une interrogation faite avec indifférence ou mollesse, deviennent précises et tranchantes dans le cas contraire ; il semble qu'elle subit la suggestion du sentiment qu'elle perçoit. Je lui remets dans les mains un carnet ayant appartenu à une personne que je savais très hostile à mon égard, en raison de mon intervention dans ses affaires, en la priant de me dire ce que cette dernière pense de moi. Elle palpe le carnet, le froisse subitement avec colère, prend un air agressif et, repoussant ma main à petits coups secs, me donne cette réponse caractéristique de l'état d'âme du propriétaire : « Allez-vous-en chez vous ».

On pourrait attribuer cette perception des caractères à distance à une simple transmission de pensée de la part du consultant. Cette supposition, souvent exacte, principalement lorsque la question est faite avec la préoccupation intérieure de la réponse, ne l'est évidemment pas, lorsque le sujet révèle des faits inconnus des assistants. D'ailleurs la réponse est fréquemment inattendue.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Prévisions.* — La connaissance du passé entraîne dans une certaine mesure celle de l'avenir : il n'est donc pas surprenant que nous ayons observé des prévisions d'événements annoncés par le sujet et vérifiés par la suite. Exemple :

Je lui demande si elle prévoit que je puisse prendre un congé dans l'été et quelle sera sa durée. Elle me répond que je prendrai effectivement un congé de moins d'un mois, pendant lequel je passerai 17 jours au bord de la mer. Sa prévision s'est vérifiée et a eu ceci de curieux que je croyais avoir 30 jours au lieu de 25 que j'ai obtenus et que les 17 jours que j'ai réellement passés au bord de la mer m'ont paru dépendre de l'état du ciel, de mes affaires et autres événements en apparence fortuits pour moi et par conséquent bien difficiles à prévoir. Une autre prévision de Mme C. a été reprise par Mme B. avec des détails complémentaires.

Je pourrais citer beaucoup d'exemples analogues ; par contre un certain nombre de prévisions ne se sont pas vérifiées ; d'autres ont été entachées d'erreur, principalement sur la date de leur avènement, ce qui s'explique par la modification que l'état somnambulique apporte dans la notion du temps, les époques paraissent abrégées ; quelques-unes ont été dues à la suggestion inconsciente du

consultant. Je cite la suivante, pour montrer la prudence qu'il y a lieu d'apporter dans la manière de questionner. Pour des raisons assez sérieuses, je m'imaginais devoir prochainement changer de résidence et, afin d'éprouver sa perspicacité, je lui demande de me fixer la durée de mon séjour actuel. Non seulement elle prédit le changement, indiqua le lieu de la nouvelle résidence et l'époque à laquelle il devait se faire, mais encore elle compléta ses indications par des détails auxquels je ne pensais pas et qui écartèrent dans mon esprit l'idée d'une transmission de pensée. A mesure que la date fixée approcha, elle suivit l'affaire dans tous ses éléments, éclaircissant les difficultés et expliquant logiquement les retards avec une connaissance de la question que je ne possédais pas moi-même. Cependant le changement n'eut pas lieu, et elle me donna comme explication de ses erreurs que je n'avais pas eu l'esprit suffisamment dégagé dans mes interrogations, que je l'avais en quelque sorte suggestionnée et que, gagnée par ma conviction, elle avait admis le fait comme certain et tenté de justifier son avènement avec l'aide de ses facultés.

Il semble que toutes ces prévisions sont établies par simple conjecture, comme nous procédons nous-même, mais en meilleure connaissance de cause et avec plus de justesse, grâce aux facultés plus étendues du sujet. Ainsi j'ai demandé souvent à Mme C. de prévoir les actions d'une personne dans les quelques jours qui suivent l'interrogation ; généralement j'ai obtenu un mélange de possibilités, à peu près et de vérités ; et lorsque je lui demandais la cause de ses erreurs, elle s'en excusait en m'expliquant qu'elle avait lu dans le cerveau de la personne et de son entourage des intentions qui n'avaient pu se réaliser. Cependant cette explication, admissible en beaucoup de cas, est insuffisante, car elle ne convient ni aux prévisions d'accidents ou d'événements fortuits, ni à celles qui supposeraient une quantité de déductions inadmissibles avec le temps que le sujet met à donner sa réponse. Quoi qu'il en soit, il m'a paru que les sujets étaient susceptibles d'établir dans le somnambulisme des prédictions singulières, difficiles à conjecturer avec nos facultés ordinaires, mais qu'il convenait de ne les accepter qu'avec une très grande prudence, de ne les considérer que comme des probabilités et de se méfier surtout des époques indiquées pour les réalisations. . . . . . . . . . . . . . .

La conclusion de M. C. est la suivante :

Contrairement à l'opinion courante et comme résultat de toutes nos expériences, il nous a paru incontestable que certains sujets, véritablement en état de sommeil somnambulique, sont susceptibles de manifester des phénomènes anormaux. Par exemple, ils peuvent caractériser moralement et physiquement les personnes avec lesquelles ils sont mis en communication, soit directement par le contact des mains, soit immédiatement par un objet leur appartenant, soit même par le lien affectif qui les unit à l'un des assistants.

De même il est difficile de contester la réalité de la vision à distance. Certes les descriptions faites par le moyen de la double vue sont entachées d'erreurs, qui jettent le discrédit sur le phénomène et conduisent certaines personnes, dénuées de moyen de contrôle, à douter de leur existence ; mais il faut bien comprendre que le mode de perception du sujet les rend inévitables et que nous ne manquons pas nous-même d'en commettre lorsque nous observons les objets à travers le brouillard ; il suffit d'ailleurs qu'il y ait une part de vérité dans la description, si minime qu'elle soit, pour constituer une preuve suffisante, toutes précautions étant prises contre la suggestion et la transmission de pensée.

Nous avons déjà dit que nous n'avions pu établir aucune expérience concluante à l'égard des réponses concernant les esprits et les réincarnations. On peut les expliquer de deux manières :

1° Par l'hypothèse de la conscience subliminale, à condition que celle-ci soit susceptible d'agir télépathiquement. Les souvenirs spirites du sujet surgissent des profondeurs de l'inconscient grâce au sommeil somnambulique, s'associent aux éléments réels que celui-ci perçoit dans l'espace ou dans l'esprit des personnes et constituent des visions d'esprits ou de réincarnations qui lui paraissent aussi réelles que le sont pour nous les images du rêve dans le sommeil. Ainsi peuvent s'expliquer ses dénégations et ses erreurs.

2° Par l'hypothèse spirite. Dans ce cas il suffit d'admettre que le sujet raconte tout simplement ce qu'il voit. Mis dans un état intermédiaire entre la vie et la mort, il possède des facultés communes aux deux modes d'existence mais diminuées. La motricité physique disparaît presque complètement, la perception animique est moins nette, d'où les erreurs.

De nouvelles expériences permettront de décider entre les deux hypothèses ; si les nôtres n'ont pas été plus probantes, cela tient aux difficultés que nous avons rencontrées et qui nous ont été particulières. Les séances ont dû être espacées pour des raisons inhérentes aux occupations des sujets, Mme C... et Mme B.... La qualité des réponses dépend beaucoup du mode d'interrogation. Il faut s'observer, chasser les pensées intérieures, préparer mentalement les questions les présenter à la somnambule avec méthode, continuité dans les idées, sans précipitation ni arrêt. Malgré ces précautions, la fatigue du sujet vient vite à chaque séance. On se sent bousculé par le temps et soumis à une préoccupation nuisible à la précision des expériences et à leur valeur scientifique.

D'ailleurs, je ne saurais avoir la prétention de décider entre les hypothèses de la conscience subliminale et le spiritisme, je me propose seulement de démontrer que le dédain qui existe en général à l'égard des somnambules lucides, dans le public et dans le monde de la science officielle, n'est pas toujours fondé. Je considère que ces sujets soumis à un contrôle sérieux, mis entre les mains d'hommes de science ou de médecins expérimentés, peuvent rendre de réels services à la science et éclaircir un certain nombre de points obscurs de la psychologie actuelle. C'est un point de vue qui sera sans doute partagé dans un avenir prochain, en raison des études analogues qui se font de tous côtés. C...

Le conférencier termine par un exposé succinct des idées en cours dans le monde scientifique sur le somnambulisme lucide qui, sauf dans quelques milieux spéciaux, est ignoré ou confondu avec l'hypnotisme, avec lequel il ne présente cependant aucun rapport.

---

*Le Gérant :* Gaston Mery.

Imprimerie Jean Gainche, 15, r. de Verneuil, Paris.
*Téléphone* 215-10